This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN 6P1G 2

Digitized by Google

KL 5933

1591

SAMUEL B. WOODWARD

Digitized by Google

James P. Thaddeus

Digitized by Google

KL 5933

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

TOME II.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

. . . . *Undè animi constet natura videndum,*
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum naturâ. *Lib.* I.

TOME II.

A LA HAYE,

Chez PIERRE MOETJENS, Imprimeur-Libraire, proche la Cour.

M. DCC. XCI.

Digitized by Google

KC5933

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

43*335

Digitized by Google

CH. XXIX. *De l'eſclavage, & du génie allégorique des Orientaux*, 198

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la ſupériorité que certains peuples ont eu dans les divers genres de ſciences ou d'arts*, 207

Les peuples qui ſe ſont le plus illuſtrés par les arts & les ſciences, ſont les peuples chez leſquels ces mêmes arts & ces mêmes ſciences ont été le plus honorés ; ce n'eſt donc point dans la différente température des climats, mais dans les cauſes morales, qu'on doit chercher la cauſe de l'inégalité des Eſprits.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées ;* & que la *différence d'Eſprit* qu'on remarque entr'eux dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation*.

Fin de la Table du ſecond Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais examiner, dans ce discours, ce que peuvent sur l'esprit, la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par ce mot *nature.*

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées : privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la nature.

Mais, si l'on prend ce mot dans une acception différente ; & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformes, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes

Digitized by Google

différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour stupides, & les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles & délicats, lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner les différences dans la maniere uniforme dont la nature opere?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux, & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais, si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, si j'ose dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement sous lequel il vit, & ses amis, & ses maîtresses, & les gens dont il est entouré, & ses lectures, & enfin

Digitized by Google

le hazard, c'eſt-à-dire, une infinité d'événemens dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce hazard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut ce hazard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes : ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au-deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce philoſophe : ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du hazard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le hazard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philoſophe la premiere idée de ſon ſyſtême; c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur la ſurface. C'eſt donc au hazard que les grands genies ont dû ſouvent les idées les plus heureuſes. Combien de gens d'eſprit reſtent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je ſens qu'on ne peut d'abord, ſans quelque peine, attribuer de ſi grands effets à des cauſes ſi éloig-

Digitized by Google

nées & si petites en apparence (*a*). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événemens sont souvent l'effet de causes presqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse, à l'instituteur de la phalange macédonienne ? Que le chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII ? Que les pleurs de Véturie n'aient désarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde ; & que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente ? Que de faits pareils (*b*) ne pourroit-on pas citer ?

[*a*] On lit, dans l'année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte sa jarnotte se retrousse ; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute la vie incommodé : & de-là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentimens qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de-là, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, & contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrette qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé qu'on doit peut-être sa satyre sur l'équivoque, son admiration pour M. Arnaud, & son épître sur l'amour de Dieu ; tant il vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

(*b*) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit S. Evremont, le conseil de M. de Turenne qui le retint à Paris, & qui sauva la France. Cependant, un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fit moins d'hon-

Digitized by Google

Guſtave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede ; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

La plupart des événemens ont des cauſes auſſi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des hiſtoriens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions ; la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le haſard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même haſard doit néceſſairement y avoir la plus grande part ; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits ? Que les hommes ne ſoient

---

neur à ce général que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

Digitized by Google

ſemblables à ces arbres de la même eſpece, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette concluſion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle ſe réduiroit, pour ainſi dire, à un *peut-être*, je crois devoir conſidérer cette queſtion ſous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la queſtion à des points ſimples, remonter juſqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'eſprit, & ſe rappeller que l'homme ne fait que ſentir, ſe reſſouvenir, & obſerver les reſſemblances & les différences, c'eſt-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que ſa mémoire lui préſente; qu'ainſi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de diſpoſition à l'eſprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe, de ſens, d'étendue, de mémoire, & de capacité d'attention.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la fineſſe des ſens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes ?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis le ſens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différens, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillans ou obſcurs ; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toiſe, en conſéquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied ; la neige, le plus blanc de tous les corps ; & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la juſteſſe d'eſprit conſiſte dans la

Digitized by Google

vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux ; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat ; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugemens.

Je dirai de plus que, si l'on distingue l'étendue, de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets ; qu'à l'exclusion des autres, un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or, il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui, considérés, précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes & aussi exercés, soient apperçus des uns & échappent aux autres ; mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut(a) fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est ; je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothese, celui qui sera doué de la vue la plus fine pourra, sans con-

(a) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, & qui, d'ailleurs, ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité ordinairement produites, l'une, par le décousu de la mémoire ; & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

Digitized by Google

tredit, placer dans sa mémoire & comparer entr'eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite; mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra completter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre; & si d'ailleurs ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons; &, par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un peintre, un botaniste, & de l'autre un historien & un politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit & dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entr'eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs des sens, qu'est attachée la supériorité de lumiere; & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

LA conclusion du chapitre précédent fera sans doute chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magazin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits & les idées, doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'esprit. Or, plus le magazin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matiere premiere; & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude de l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence: &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité de l'esprit.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, sans son attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes,

Digitized by Google

il en eſt beaucoup, comme ſaint Auguſtin & Montaigne le diſent d'eux-mêmes, qui, ne paroiſſant doués que d'une mémoire très-foible, ſont, par le deſir de ſavoir, parvenus cependant à mettre un aſſez grand nombre de faits & d'idées dans leur ſouvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, ſi le deſir de s'inſtruire ſuffit du moins pour ſavoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire eſt preſqu'entiérement factice : auſſi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. De l'uſage journalier qu'on en fait ; 2°. De l'attention avec laquelle on conſidere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus ſans attention, comme je viens de le dire, n'y laiſſeroient qu'une trace légere & prompte à s'effacer ; & 3°. De l'ordre dans lequel on range ſes idées. C'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire ; cet ordre conſiſte à lier enſemble toutes les idées ; à ne charger par conſéquent ſa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les conſidere, conſervent entr'eux aſſez de rapport pour ſe rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes repréſentations des mêmes objets à la mémoire ſont, pour ainſi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent (*a*). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeller les mêmes objets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénomenes de la mémoire, nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſens à la mémoire ; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analo-

(*a*) La mémoire, dit M. Locke, eſt une table d'airain remplie de caracteres que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

Digitized by Google

gie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en appercevoir tous les rapports, sans rejetter toutes les premieres idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres, que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horison de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, & toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire les mots, des dates & des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-temps considéré : en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver long-temps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes especes de mémoire, & la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomene de l'ordre ; quelle est

Digitized by Google

presque entiérement factice ; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence, je dis qu'elle ne pourroit en rien influer sur l'étendue de leur esprit. 1°. Parce que le grand esprit, comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire ; &, 2°. Parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la premiere de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux & des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnemens, aucun d'eux n'en est privé ; d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différens, tels que Locke & Milton ; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montai-

Digitized by Google

gne, ce philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées; on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets, de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ces principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conséquent, mériter & obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aveu général, il est infiniment supérieur aux autres poëtes; si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ses images poétiques; je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matiere terrestre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûlant d'un feu liquide); quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce poëte est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire, que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, là lui a fait appercevoir & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix constant de ces expressions fortes qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mé-

Digitized by Google

moire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie anglaise (*a*) Cette traduction, & les exemples précédens, prouveront, je crois, à ceux qui décom-

---

(*a*) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon: elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques; & les flots de ces torrens précipités qui mugissent entre les rochers, sont brillantés par sa lumiere. J'apperçois déjà le sommet de ces montagnes *velues* d'où s'élancent ces voûtes, qui à demi jettées dans les airs, offrent un abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, acheve de replier tes voiles. Feux folets, qui égarez le voyageur incertain, retirez-vous dans les fondrieres & les fanges marécageuses: & toi, soleil, dieu des cieux qui remplis l'air d'une chaleur vivifiante, qui semes les perles de la rosée sur les fleurs de ces prairies, & qui rends la couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon premier hommage; hâte ta course: ton retour m'annonce celui de mon amant. Libre des soins pieux qui le retiennent encore au pied des autels, l'amour va bientôt le ramener aux miens. Que tout se ressente de ma joie! Que tout béniſſe le lever de l'astre qui nous éclaire! Fleurs, qui renfermez dans votre sein les odeurs que la froide nuit y condense, ouvrez vos calices; exhalez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne sais si la voluptueuse ivresse qui remplit mon ame, embellit tout ce que mes yeux apperçoivent, mais le ruisseau qui serpente dans les contours de ces vallées, m'enchante par son murmure. Le zéphir me caresse de son souffle. Les plantes *ambrées*, pressées sous mes pas, portent à mon odorat des bouffées de parfums. Ah! si le bonheur daigne quelquefois visiter le séjour des mortels, c'est sans doute en ces lieux qu'il se retire..... Mais quel trouble secret m'agite? Déjà

Digitized by Google

poseront les ouvrages des hommes illustres, que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute

---

l'impatience mêle son poison aux douceurs de mon attente; déjà ce vallon a perdu de ses beautés. La joie est-elle donc si passagere? Nous est-elle aussi facilement enlevée que le duvet léger de ces plantes l'est par le souffle du zéphir? C'est envain que j'ai recours à l'espérance fameuse: chaque instant accroît mon trouble.... Il ne vient point! .... Qui le retient loin de moi? Quel devoir plus sacré que celui de calmer les inquiétudes d'une amante?... Mais, que dis-je? Fuyez, soupçons jaloux, injurieux à sa fidélité & faits pour éteindre sa tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour, elle l'étouffe, si on ne l'en détache: c'est le lierre qui, d'une chaîne verte, embrasse, mais desseche le tronc qui lui sert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de sa tendresse. Il a, comme moi, loin de la pompe des cours, cherché l'asyle tranquille des campagnes: la simplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont touché; mes voluptueuses rivales le rappelleroient vainement dans leurs bras. Seroit-il séduit par les avances d'une coquetterie qui ternit, sur les joues d'une jeune fille, la neige de l'innocence & l'incarnat de la pudeur, & qui les peint du blanc de l'art & du fard de l'effronterie? Que sais-je? Son mépris pour elles n'est, peut-être, qu'un piege pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, & l'art qu'ils emploient pour nous séduire. Nourris dans le mépris de notre sexe, ce n'est point nous, c'est leurs plaisirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils sont! Ils ont mis au rang des vertus & les fureurs barbares de la vengeance & l'amour forcené de la patrie; & jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité! C'est sans remords qu'ils abusent l'innocence. Souvent leur vanité contemple, avec délices, le spectacle de nos douleurs. Mais, non, éloignez-vous de moi, odieuses pensées; mon amant va se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois éprouvé: dès que je l'apperçois, mon ame agitée se calme; j'oublie souvent de trop justes

Digitized by Google

de nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aimer, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves, & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entr'eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entieres à ſans ceſſe emmagaſiner de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur temps, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit: vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que, pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins

---

ſujets de plante, près de lui, je ne ſais qu'être heureuſe... Cependant, s'il me trahiſſoit, ſi, dans le moment que mon amour l'excuſe, il conſommoit entre les bras d'une autre, le crime de l'infidélité: que toute la nature s'arme pour ma vengeance! Qu'il periſſe!... Que dis-je? Elémens, ſoyez ſourds à mes cris, térre, n'ouvre point tes gouffres profonds, laiſſe ce monſtre marcher le temps preſcrit ſur ta brillante ſurface. Qu'il commette encore de nouveaux crimes, qu'il faſſe couler encore les larmes des amantes crédules, &, ſi le ciel les venge & le punit, que ce ſoit du moins à la priere d'une autre infortunée, &c.

Digitized by Google

apprendre que méditer. D'où je conclus que non seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entr'eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, &, par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer entr'eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit, & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette derniere inégalité est uniquement l'effet ou de l'atten-

Digitized by Google

tion plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entr'eux, ou du mauvais choix dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des personnes, ou d'autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillans dans les colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison & l'application heureuse des regles du Despautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public : & c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets de la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugemens vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées; il eſt, dira-t-on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, & par conſéquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entr'eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit: d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelle vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Digitized by Google

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui, contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légeres & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit paroît entiérement dépendre & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidens nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente

Digitized by Google

conſtitution des hommes, eſt-elle inſenſible. Auſſi n'a-t-on, par aucune obſervation exacte, pu juſqu'à préſent déterminer l'eſpece de tempérament le plus propre à former des gens de génie ; & ne peut-on encore ſavoir leſquels des hommes, grands ou petits, gros ou maigres, bilieux ou ſanguins, ont le plus d'aptitude à l'eſprit.

Au reſte, quoique cette réponſe ſommaire pût ſuffire pour réfuter un raiſonnement qui n'eſt fondé que ſur des vraiſemblances ; cependant, comme cette queſtion eſt fort importante, il faut, pour la réſoudre avec préciſion, examiner ſi le défaut d'attention eſt dans les hommes, ou l'effet d'une impuiſſance phyſique de s'appliquer, ou d'un deſir trop foible de s'inſtruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organiſés ſont capables d'attention, puiſque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propoſitions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premieres propoſitions, a la puiſſance phyſique de les entendre toutes : en effet, en géométrie comme en toutes les autres ſciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on ſaiſit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propoſitions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir préſentes à la mémoire. Or, ſi tout homme bien organiſé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans ſa mémoire un nombre d'idées fort ſupérieur à celui qu'exige la démonſtration de quelque propoſition de géométrie que ce ſoit ; & ſi, par le ſecours de l'ordre & par la repréſentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, ſe les rendre aſſez familieres & aſſez habituellement préſentes pour ſe rappeller ſans peine ; il s'enſuit que chacun a la puiſſance phyſique de ſuivre la dé-

Digitized by Google

monſtration de toute vérité géométrique, & qu'après s'être élevé, de propoſitions en propoſitions & d'idées analogues en idées analogues, juſqu'à la connoiſſance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centieme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométrique ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangere à la plupart des hommes; je le prends dans la morale, & je me propoſe ce problême: *Pourquoi les conquêtes injuſtes ne déshonorent-elle. point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers* ?

Pour réſoudre ce problême moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je la conſidérerai donc entre particuliers; & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent l'ordre de la ſociété, ſont, avec juſtice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la juſtice entre citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les temps par des peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçonnerai bientôt que les idées de la juſtice conſidérées par rapport à un particulier, ne ſont point ap-

Digitized by Google

plicables aux nations: ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d abord les idées de justice qui me sont les plus familieres, je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées jusqu'au moment où j'appercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice, &, pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérés par rapport aux citoyens, ne seroient pas applicables aux nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois, que trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adresse furent par conséquent les premiers titres de

de propriété ; que la terre appartint premiérement au plus fort, & ensuite au plus fin ; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout ; mais qu'enfin éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions ; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises & d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines ; je vois que, sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique, les hommes, sans desirs, sans passions, également indifférens à tout, n'eussent point connu l'intérêt personnel ; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entr'eux de convention, qu'ils n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes ; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice (*a*).

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me

(*a*) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées

Digitized by Google

prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences, & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent sans cesse opposé la digue du déshonneur & du supplice: je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt général; & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous, ne seroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles & cessent d'être des loix; chacun rentre en ses premiers droits chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend avec raison d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infectés de voleurs; que

Digitized by Google

cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit, est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entr'elles de conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent & des biens qu'elles possedent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entr'eux de ces sortes de conventions, parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les particuliers; parce que les nations peuvent subsister sans conventions entr'elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérées de nation à nation ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église & les rois permettent la traite des negres; si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des negres les marchandises dont les Africains sont avides; si, par ce commerce, les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles en

Digitized by Google

tre ces peuples ; c'eſt que, ſauf les traités particuliers & des uſages généralement reconnus, auxquels on donne le nom de droit des gens, l'égliſe & les rois penſent que les peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entr'eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entr'elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont preſque jamais pu ſe maintenir par la force, & qu'ils ont par conſéquent, comme des loix ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées générales de la juſtice, mon eſprit aura réduit la queſtion à ce point, pour découvrir enſuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété ; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes déshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier ; il ſuffit de rappeller à ma mémoire la liſte de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, inſtruite par l'hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de

Digitized by Google

violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des treves ; & qu'en ſaiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir ; puiſque tous les peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir ; & ſi le terme de l'agrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence ; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſieme, autant de ſûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré, que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution de problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales ; juſqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le hazard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces

Digitized by Google

conventions puissent se maintenir par la force, que les peuples puissent établir entr'eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain, que conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, & par conséquent moins criminelles que les vols en particulier, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problême moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenu pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappellé les idées qui m'étoient plus familieres; que je les ai comparées entr'elles, observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejetté ces idées, que je m'en suis rappellé d'autres, & que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison, desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la maniere de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il

Digitized by Google

faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité; & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeller beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son éleve les objets propres à donner la solution du problême qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entr'eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent. Or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se présenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entr'elles, il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à un esprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration; mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ses objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est à la fois occupé du double soin, & de considérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles: d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la dé-

Digitized by Google

monſtration d'une propoſition de géométrie, ſuffit pour découvrir une vérité. Il eſt vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue; mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils ſont tous capables non-ſeulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue, qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître ſes lettres, les aſſembler, en former les ſyllabes, en compoſer des mots; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment! Il eſt donc certain que, ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres: or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile!

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme; qu'en général, lorſ-

Digitized by Google

que nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'hommes sans desirs, il n'est point d'hommes sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte ? L'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir ? L'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différens, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense ; & que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problême d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystere d'une inégale perfection dans les organes qui le produisent. Mais en admettant même à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un desir vif

Digitized by Google

de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire: or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout, si comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres: ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poëmes, les plus singulieres situations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à la mémoire, & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes & ces grandes idées philosophiques: idées que l'esprit conçoit toujours avec plus de promptitude & de facilité qu'elles sont vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre

Digitized by Google

du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du haſard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes dont celui-là ſeul profite qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le haſard eſt, dans preſque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & ſi, dans les ſciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle ; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre (*a*) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatiguante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers. C'eſt pourquoi le philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier fidelement & correctement un manuſcrit ; & c'eſt pourquoi les commencemens de chaque ſcience ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous devons de conſidérer certains objets que nous devons non ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entr'eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſin ou de coloris, inviſi-

(*a*) *Tantum ſeries junctuaque pollet.*

Digitized by Google

bles aux yeux ordinaires ; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entr'eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer ; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application plus ou moins constante avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer, en soient plus forts de choses ; & que, dans des ouvrages d'esprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particuliere de certains esprits ; que tous nos faux jugemens sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance ; d'où il suit que tous les hommes sont par la nature doués d'un esprit également juste, & qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous

Digitized by Google

les hommes que j'appelle bien organisés étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (*a*).

Mais, répliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? C'est que l'étude est une petite peine ; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la premiere jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude ; mais, dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les même traitemens, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfans : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils ; c'est-à-dire, & par la gourmandise, & par l'amour du jeu, & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion : or, des besoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une

(*a*) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites ; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande ; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement ; & que, si l'on donne par préférence le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais, par les épithetes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

Digitized by Google

langue étrangere dépendent & de la méthode dont ſe ſervent les maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parens prennent aux études de leurs enfans; on ſent que des progrès dépendant de cauſes ſi variées qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement, doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes dépend, peut-être, du deſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira-t-on, ce deſir eſt l'effet d'une paſſion: or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître & les paſſions & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Des forces qui agiſſent ſur notre ame.

L'EXPERIENCE ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme, que l'attention le fatigue & le peine (*a*) ; qu'il gravite ſans ceſſe vers le repos, comme le corps vers un centre ; qu'attiré ſans ceſſe vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque inſtant repouſſé par deux ſortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne s'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt ſans contredit la moindre ; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme

(*a*) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner, ni penſer : *penſer*, diſent-ils *eſt le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe ; pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler ; ils ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim, que de faire la caſſave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout ; ils travaillent ſeulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils paſſent le reſte du temps à rêver dans leurs hamachs : veut-on acheter leur lit ? Ils le vendent le matin à bon marché ; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

Digitized by Google

un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fût rempli par quelques-unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſquelles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence; parce que chacun de ces avertiſſemens eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le ſauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement, *le feu fait compagnie*; c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpece d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain; & qui, le forçant à s'agiter en tous ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiecles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût (*a*).

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la du-

(*a*) C'eſt peut-être en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les arts & les ſciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtême de chronologie, du moins auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnés; mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

Digitized by Google

rée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les artiſtes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir en partie épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, & par conſéquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cauſe de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe (*a*), qu'on jette ſur les hommes un œil obſervateur, & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plupart d'entr'eux ; que c'eſt pour s'attacher à l'ennui qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes & par conſéquent déſagréa-

(*a*) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort inventif; ſon reſſort n'eſt certainement pas aſſez puiſſant pour nous faire exécuter de grandes entrepriſes, & ſur-tout pour nous faire acquérir de grands talens. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut aſſurer que ce n'eſt pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce reſſort opére ſouvent de grands effets. Il ſuffit quelquefois pour armer les princes, de les entraîner dans les combats; &, quand le ſuccès favoriſe leurs premieres entrepriſes, il en peut faire des conquérans. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende néceſſaire. Charles XII, le ſeul des héros qui ait toujours été inſenſible aux plaiſirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un héros de cette eſpece, il ne fera jamais de Céſar, ni de Cromwel : il falloit une grande paſſion pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du trône.

Digitized by Google

bles, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'eſt ce deſir qui fait courir le peuple à la greve, & les gens du monde au théâtre; que c'eſt ce même motif qui, dans une dévotion triſte & juſques dans les exercices auſteres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui: car Dieu, qui, par toutes ſortes de moyens, cherche à ramener le pecheur à lui, ſe ſert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiecles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle; il devient alors le mobile univerſel.

Dans les cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires, qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer: c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir ſans nous donner la peine d'apprendre: c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de

Digitized by Google

l'examen, les hommes acceptent indifféremment en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur préſente (*a*), & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux des préjugés, tantôt vers la ſageſſe & tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par haſard, l'eſclave de l'opinion eſt également inſenſé aux yeux du ſage, ſoit qu'il

---

(*a*) La crédulité dans les hommes eſt en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde, on en ſoupçonne la fauſſeté; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion, nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnement ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tonquin par Marini, Romain. On vouloit, dit cet auteur, donner une religion aux Tonquinois: on choiſit celle du philoſophe Rama, nommé Thic-ca au Tonquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui donne & qu'ils croient.

Un jour la mere du Dieu Thic-ca vit en ſonge un éléphant blanc qui s'engendroit myſtérieuſement dans ſa bouche, & lui ſortoit par le côté gauche. Le ſonge fait, il ſe réaliſe, elle accouche de Thic-ca. Auſſitôt qu'il voit le jour, il fait mourir ſa mere, fait ſept pas, marquant le ciel avec un doigt & la terre avec l'autre. Il ſe glorifie d'être l'unique ſaint tant dans le ciel que ſur la terre. A dix-ſept ans il ſe maria à trois femmes; à dix-neuf, il abandonne ſes femmes & ſon fils, ſe retire ſur une montagne où deux démons, nommés A-la-la & Ca-la-la, lui ſervent de maîtres. Il ſe préſente enſuite au peuple, en eſt reçu, non comme docteur, mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt mille diſciples, entre leſquels il en choiſit cinq cents, nombre qu'il réduit enſuite à cent, puis à dix, qui ſont appellés les dix grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tonquinois, & ce qu'ils croient, quoiqu'avertis, par

Digitized by Google

soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme par hazard la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la hai-

---

une tradition sourde, que ces dix grands étoient ses amis, ses confidens, & les seuls qu'il ne trompât point; qu'après avoir prêché sa doctrine pendant quarante-neuf ans, se sentant près de sa fin, il assembla tous ses disciples, & leur dit: *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour, je ne vous ai débité que des fables: la seule vérité que je puisse vous enseigner, c'est que tout est sorti du néant. & que tout y doit rentrer. Je vous conseille cependant de me garder le secret, de vous soumettre extérieurement à ma réligion: c'est l'unique moyen de tenir les peuples dans votre dépendance.* Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de mort, est assez généralement sue au Tonquin, & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités ecclésiastiques, auxquelles sa paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jetter des nuages sur cette croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingts mille fois des formes différentes, & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc; & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravane la roue retourne à son point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septieme fois très-pur, très-parfait: & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer dont on se tire, comme dans la plupart des

Digitized by Google

ne de l'ennui qui communiquent à l'ame ſon mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font ſurmonter cette force d'inertie à laquelle elle eſt toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition, comme en morale, ainſi qu'en phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions : je vais, dans les chapitres ſuivans, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes & concevoir ces idées grandes qui font l'étonnement & l'admiration de tous les ſiecles.

---

fauſſes religions, en reſpectant les bonzes, en leur faiſant des charités, & en bâtiſſant des monaſteres. Ils racontent, au ſujet du démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'idole de Tonquin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le Démon convient, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre, enſorte que le démon fut obligé de ſe retirer ſur la mer ; d'où il revient quelquefois ; mais il fuit, dès qu'il voit l'enſeigne de l'idole.

On ne ſait ſi ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuſes de notre religion ; mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'eſt qu'il eſt une idole qui ſauve les hommes, & qui ſatisfait pleinement pour leurs péchés, & que, pour mieux compatir aux miſeres de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en eſt qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'eſt rendu viſible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de viſion, & prétendent que c'eſt faire jouer à leur dieu un rôle indigne de ſa majeſté, que de le métamorphoſer en homme. Au reſte, ils ne lui rendent aucun culte : ils diſent que Dieu eſt bon, & qu'il ne ſe ſoucie pas de nos prieres.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des paſſions.

LES paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement; il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort: ce ſont elles auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les déſerts de l'océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris, & fond le coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes religions, & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans les paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre; c'eſt cette cauſe (*a*) qu'on

(*a*) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on com-

Digitized by Google

peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les rois trembleront devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont en effet les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice, y sacrifie & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal uni à la passion d'un noble orgueil,

prend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira avec raison que le rouge est une couleur vive ; lorsque l'autre, au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté, jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion* comme de celui *d'esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot : il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de la société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre qui seroit le premier dans toute autre classe.

Digitized by Google

engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrette ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux, que j'étois fille de Caton & femme de Brutus ; mais mon amour timide m'a fait défier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoit seul, au milieu des supplices, engager la pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demande le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : c'est Sylla, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore !* Le nom seul de Sylla, lui réplique-t-on, désarme le bras de nos citoyens. *O Rome !* s'écrie alors Caton, *que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux, & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* à ces mots, se tournant vers son gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée, je la cacherai sous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore (a).*

(a) C'est ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laissons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorans L'homme de courage, indépendant des dieux, sait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore.*

En

Digitized by Google

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions heroïques ? A la Chine, un empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mere, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, & lui dit, *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager ; il est maintenant libre d'être vertueux* (a).

César enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

(a) La passion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroit les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu ?... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, répliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer ? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs : & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie que tu as préféré ?*

Digitized by Google

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire, déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle constance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paisibles* ! C'est le desir de la gloire, qui, sur la cîme glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniste sur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & jusques dans les Indes pour y voir les philosophes les plus célebres, & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démosthene qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés ! C'est ce même desir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement

---

C'est cette même passion de la gloire qui, lorsque l'armée romaine mal vêtue & transie de froid alloit se débander, amena au secours de Septime Sévere le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron: *Quoi*, dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là ? Non. La mort est une dette : je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en esclave.*

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : *Vous ai-je dit que je fusse immortel ? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort; moi celui de citoyen, en la recevant sans trembler.*

Digitized by Google

& de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans ; qui, pour soustraire Démocrite (*a*) aux distractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frere cadet le trône d'Ephese (*b*), où l'appelloit le droit d'aînesse ; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlete se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence, que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle à ce sujet la célebre & courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tesin ; & l'on sentira que sa haine pour

---

(*a*) Démocrite étoit né riche ; mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, & de vivre dans une honorable stupidité.

(*b*) Misos, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement au sceptre de son pere ; & libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de reflexions profondes.

Digitized by Google

les Romains & sa passion pour la gloire pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous de trembler. Jettez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périssons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux ! Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animassent Sylla, lorsque Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marses, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parens, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi.*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponse : *Allez, ingrats : fuyez, lâches; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre

Digitized by Google

attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes ; & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'ame forte ; devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossibilité que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : propositions que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'Esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, si j'étois Alexandre ;* qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion.* L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage & de ses lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il

Digitized by Google

avoit & du caractere des Macédoniens & de son empire sur leurs Esprits, & par conséquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion, devoit en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'empire ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppose une digue à la mer & aux flottes européennes, arbore ses étendards victorieux sur les bréches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (a).

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce

(a) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie, profitant du moment où l'hyver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland; il savoit, aussi-bien que ses officiers, qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa descente; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité, confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès, & qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

Digitized by Google

qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changemens insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentoit que, par des harangues ou des oracles supposés, il pouvoit inspirer à ses concitoyens les sentimens dont lui-même étoit enflammé; que profitant du premier instant de ferveur, il pourroit changer la constitution du gouvernement & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, & par conséquent après des tems & des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé, que les gens sensés, faute de connoître à cet égard le cœur humain, ont avant le succès toujours regardé comme puériles & ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, & monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée & passe rapidement devant elle en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Digitized by Google

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple, & persuada à ses soldats que les dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, & de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être apperçus que par des hommes passionnés, qui placés dans les mêmes circonstances que ce héros, eussent été affectés des mêmes sentimens.

Sans le respect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les soldats le projet qu'avoit formé ce prince de faire enregistrer dans chaque régiment le nom des soldats qui se seroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illustre chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorsque, témoins de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général se jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces trou-*

Digitized by Google

pes vont & doivent se réformer. Il ne laissoit, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les passions de la honte & de l'honneur qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractere, & qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes, pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions ? Est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnéves, de se dire inspiré par Vesta, Minerve ou Mercure ? à Marius de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ? à Sertorius de consulter sa biche ? & enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglais.

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (*a*) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens,

(*a*) Ceux-à cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'est question que de science, les erreurs même des gens de génie méritent l'éloge & la reconnoissance du public ; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial.

Si non erraſſet fecerat ille minus.

Digitized by Google

faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractere duquel la paresse domine; il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événemens futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévit la Bataille de Salamine, & qui fut, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinoit avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposoit-il seul à la ruine de cette ville? C'est que lui seul regardoit Carthage & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit opposer au torrent des vices & de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire; habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espece de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome alloit succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots qui, voyant la

Digitized by Google

mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles & rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrete, tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé & du présent dévoile celle de l'avenir (a); c'est que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémeres qui rampent sous son ombrage, les empires paroissent dans une espece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leur lit, le sage les voit successivement découvrir & submerger de vastes contrées, & le vaisseau sillonner les plaines que n'aguere sillonnoit la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leur cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siecles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction & une ré-

(a) Souvent un petit bien présent suffit pour enrichir une nation, qui, dans son aveuglement traite d'ennemi de l'état, le génie élevé, qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; & ce n'est le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

Digitized by Google

production ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des états. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le chaſſeur ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs inſenſibles, s'élever de la ſurface de la terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier : l'on verra, que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches ; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au hazard ; qu'elles ſeules, par conſéquent, peuvent rétrecir & peut-être un jour détruire entiérement l'empire de ce hazard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour, ſont en général peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſon & d'eſprit ; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou même nuiſibles au public, que n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpece. Elle ſeule enflammoit un roi d'orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves. Hélas ! les douceurs d'une juſte louange, dont les dieux & les héros ſont*

Digitized by Google

ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O peuples ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect, l'infortune qui le régit ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude !*

De pareils ſentimens ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talens & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles des gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés ; & que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre ſuivant, que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

CETTE propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'Eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, & les Richelieu: privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au public: ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpece d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place

Digitized by Google

ſubalterne, les hommes nés pour le grand ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (a). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez au même inſtant de toutes ſes lumieres; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions: cette chevelure eſt-elle coupée? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence joignoient néceſſairement de grandes lumieres, qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entr'eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône: pourquoi, fort inférieurs en général aux uſurpateurs d'occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernemens aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs ſujets; mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli: c'eſt qu'aſſurés de la poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit portés à l'empire, ceſſoit alors de les animer: c'eſt que n'ayant plus de motifs aſſez puiſſans pour les déterminer à ſupporter la fatigue d'attention que ſuppoſe la découverte & l'établiſſement des bonnes loix ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes ſenſés qui, n'étant animés d'aucun deſir vif,

(a) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nétoyer les rues.

Digitized by Google

n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talens, si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatiens du frein, & dont l'une étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (a) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont sans cesse été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talens qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'orient: ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui toujours en butte à la critique & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la va-

(a) C'est ce qui a mérité à Cromvvel cette épitaphe

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Digitized by Google

nité ; & que, si la sienne lui fait desirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de le louer. C'est lur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité: cette crainte est-elle anéantie? Le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances & ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation, toujours fatiguante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature (*a*); & qu'à l'abri, sur le trône, & de la punition & des traits de la satyre, un sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité: cet âge passé, les passions s'affoiblis-

(*a*) Quelques philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves, exposés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit dont ils jouissoient, une compensation à leur peine; & que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

Digitized by Google

ſent en nous, & voilà le terme de la connoiſſance de l'eſprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; & quelques ſupérieurs que ſoient, dans la ſuite, les ouvrages que l'on compoſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des paſſions, & dont on n'avoit point encore fait uſage.

Au reſte, ce n'eſt point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliſſement des paſſions. On ceſſe d'être paſſionné pour un objet, lorſque le plaiſir qu'on ſe promet de ſa poſſeſſion n'eſt point égal à la peine néceſſaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y ſacrifie ſes goûts qu'autant qu'il ſe croit dédommagé de ce ſacrifice par l'eſtime qui en eſt le prix. C'eſt pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'eſt pourquoi le grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudiſſemens & l'admiration des ſpectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt amoureux de la gloire ; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'entier l'empire de l'eſtime, la plupart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont en général incapa-

Digitized by Google

bles des grandes choſes, c'eſt non ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talens & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la decouverte de grandes idées & à la culture de grands talens; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération; ils dedaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme qui marche ſi immodeſtement dans les rues; je vois en lui pluſieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir que l'abſence totale des paſſions, s'il pouvoit exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné (*a*). Les paſſions ſont, en effet, le feu céleſte qui vivifie le monde moral; c'eſt aux paſſions que les ſciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit auſſi ſes vices & la plupart de ſes malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moraliſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette

(*a*) C'eſt le défaut de paſſion qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le deſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce deſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur goût pour la pareſſe. Or, quiconque ne deſire point de s'éclairer n'a jamais de motifs ſuffiſans pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

Digitized by Google

folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs il est bon d'observer qu'en fait de passions les hommes ne diffèrent peut-être pas entr'eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inegalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

De l'origine des passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde : l'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & des peines à la satisfaction ou à la privation de ses besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que des besoins, c'est dans nos besoins & nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui,

Digitized by Google

ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, & ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matiere : Je te doue de la force. Aussi-tôt les élémens, soumis aux loix du mouvement, mais errans & confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille cahos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions, engendreront tes passions, exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; & , après t'avoir fait enfanter milles systémes absurdes & différens de morale & de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes ; leur premiere occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus

Digitized by Google

multipliés, commenceront à se répendre sur la surface du monde; & que semblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ses rivages & qui rentrent aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se feront montrees à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres; alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats: de-là naîtront la colere & la vengeance. Lorsque, saoulés de sang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur est nuisible; alors ils feront entr'eux des conventions, ces conventions seront leurs premieres loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution: & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leur besoins, & les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siecles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans, sans être fécondées par le travail humain, alors les peuples pasteurs disparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera bientôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés: & de-là une foule de sciences

Digitized by Google

ces & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différens, les hommes feront entr'eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées, & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue, on distinguera des supérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une & l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses & l'indigence : alors les richesses & les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De-là naîtront, selon la forme différente des gouvernemens, des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en sui-

Digitized by Google

vant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation de richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espece qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublemens, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en im

Digitized by Google

poſer aux hommes, & de les forcer, par l'eſpoir confus d'une récompenſe, à écarter de lui toutes les peines, & à raſſembler près de lui tous les plaiſirs.

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice eſt donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir phyſique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaiſir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaiſirs ? S'ils s'exagerent à eux-mêmes & aux autres le plaiſir attaché à la poſſeſſion de l'or, c'eſt pour s'étourdir ſur un malheur, que perſonne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque ſurprenante que ſoit la contradiction qui ſe trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cauſe qui, leur laiſſant deſirer ſans ceſſe le plaiſir, doit toujours les en priver.

J'obſerverai d'abord que cette ſorte d'avarice prend ſa ſource dans une crainte exceſſive & ridicule & de la poſſibilité de l'indigence & des maux qui y ſont attachés. Les avares ſont aſſez ſemblables aux hypocondres qui vivent dans des tranſes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les caſſe.

C'eſt parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces ſortes d'avares : ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à ſa ſuite : auſſi leur folie, à cet égard, eſt-elle plus pardonnable qu'elle ne le ſeroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi leſquels on ne trouve guere que des avares faſtueux ou voluptueux.

Digitized by Google

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du néceſſaire les force toujours à s'en priver, ſuppoſons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entr'eux conçoive le projet de s'y ſouſtraire. Le projet conçu, l'eſpérance auſſi-tôt vient vivifier ſon ame affaiſſée par la miſere : elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ſes patrons, le force à s'intriguer auprès des miniſtres, à ramper aux pieds des grands, & à ſe dévouer enfin au genre de vie le plus triſte, juſqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la miſere. Parvenu à cet état, le plaiſir ſera-t-il l'unique objet de ſa recherche ? Dans un homme qui, par ma ſuppoſition, ſera d'un caractere timide & défiant, le ſouvenir vif des maux qu'il a éprouvés doit d'abord lui inſpirer le deſir de s'y ſouſtraire, & le déterminer, par cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de ſe priver. Une fois au-deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans ; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que ſera-t-il alors ? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs ſoient plus cheres : il voudra donc acquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire ſes nouveaux goûts : or, dans l'eſpace de temps qu'il mettra à cette acquiſition, ſi la défiance & la timidité, qui s'accroiſſent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſes, *Aſſez* n'eſt jamais aſſez ; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions différentes : pour obéir à l'une & à l'autre, cet

Digitized by Google

homme, ſans renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au temps où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra ſans crainte de l'avenir; s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſens. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à-fait inſenſible au plaiſir, changera-t-il ſon genre de vie? Renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres? Non, ſans doute; & ſatisfait, en contemplant ſes tréſors, de la poſſibilité des plaiſirs dont les richeſſes ſont l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyſiques de l'ennui, ſe livrera tout entier à ſes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans ſa vieilleſſe, que l'habitude d'amaſſer n'étant plus contrebalancée par le deſir de jouir, elle ſera, au contraire, ſoutenue en lui par la crainte machinale que la vieilleſſe a toujours de manquer.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la crainte exceſſive & ridicule de maux attachés à l'indigence eſt la cauſe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en deſirant toujours le plaiſir, l'avarice peut toujours les en priver.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De l'ambition.

LE crédit attaché aux grandes places peut, ainſi que les richeſſes, nous épargner des peines, nous procurer des plaiſirs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples ſauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la nation, le deſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le deſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, ſont pourvus des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non-ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les théâtres & généralement toutes les marques d'honneur, ne font ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir; l'ambition n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects;

Digitized by Google

elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talens dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illuſtrer & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or, l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiecles où les grandeurs ſont les plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conſéquent, dans les temps mêmes où leur poſſeſſion eſt la moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même: les marques de conſidération, qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit n'eſt point perſonnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître; que la vieilleſſe même du prince ſuffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont autour du ſouverain comme ces nuages d'or qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horiſon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'eſt point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle eſt, au contraire, preſque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baſſeſſe &

Digitized by Google

de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'hiſtoire, & ſur-tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, conſuſément avide d'eſtime, l'ambitieux croie ne chercher que cette eſtime dans les grandes places; il eſt facile de montrer que ce n'eſt pas le vrai motif qui le détermine, & que ſur ce point il ſe faſſe illuſion à lui-même, puiſqu'on ne deſire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil. J'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le deſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du deſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à ſe montrer au public que dans un équipage leſte & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'eſt qu'il conſidere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre, à ſon gré, pluſieurs d'entr'eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit jaloux? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il deſire; mais pourquoi le deſire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît: ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui & ſans courir après les dignités, ne ſe pût procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits ma-

Digitized by Google

gnifiques, les banioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans son antichambre, pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens & de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espece de plaisir prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, & de leur empressement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux! O toi, lui dira-t-on, qui seches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours, auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guere, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talens? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent nous procurer plus d'avantage. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne

Digitized by Google

qui ne donnât au ſceptre de fer de la Perſe la préférence ſur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus deſirable ; & qu'ayant à choiſir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne ſe déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans ſon pouvoir, ſe trouve dans l'heureuſe impuiſſance de nuire à ſes ſujets ? S'il n'eſt cependant preſque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple eſclave des Perſans qu'au peuple libre des Anglais, c'eſt qu'une autorité plus abſolue ſur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'eſt qu'inſtruits par un inſtinct ſecret, mais ſûr, on ſait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux dieux bienfaiſans qui portent la corne d'abondance (*a*), que la crainte n'en a conſacré aux dieux cruels & coloſſaux qui, portés ſur les ouragans & les tempêtes & couverts d'un vêtement d'éclairs, ſont peints la foudre à la main ; c'eſt enfin qu'éclairés par cette connoiſſance, on ſent qu'on doit plus attendre de l'obéiſſance d'un eſclave, que de la reconnoiſſance d'un homme libre.

(*a*) Dans la ville de Bantam, les habitans préſentent les prémices de leurs fruits à l'eſprit malin, & rien au grand Dieu, qui, ſelon eux, eſt bon, & n'a pas beſoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitans de Madagaſcar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur diable.* Ils jettent enſuite un morceau du côté gauche, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des lett. édif.*

Digitized by Google

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la considération ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (*a*).

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus & la pompe éblouissante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fiere ambition qui, le bras fumant de carnage, s'assied, au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, & frappe, en signe de victoire, ses aîles dégoûtantes de sang ; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté ? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux

(*a*) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur ? C'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande si l'homme, qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques ? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs ou le moyen d'échapper à la douleur physique ; il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

Digitized by Google

de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive ? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, &, par conséquent, les moyens de s'en procurer : les hommes desirent donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier, flatte à cet égard, & leur paresse & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre *(a)* que les travaux de l'agriculture qui ne leur promet de richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfere au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, & nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

(a) » Le repos, dit Tacite, est pour les Germains » un état violent ; ils soupirent sans cesse après la guerre, » ils s'y font un nom en peu de temps ; ils aiment mieux » combattre que labourer.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Si, dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux?

ON peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, deſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractere aſſez ſemblable aux faux dévots, qui, en général, paſſent pour méchans, non que la loi qu'ils profeſſent ne ſoit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtere (*a*) ſont apparemment des hommes mécontens de ce bas

(*a*) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à ſe priver de certains plaiſirs & à ſaiſir les maximes & les pratiques auſteres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caracteres malheureux. C'eſt la ſeule maniere d'expliquer comment tant de ſectaires ont pu allier à la ſainteté & à la douceur des principes de la religion tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de maſſacres. Si la jeuneſſe, lorſqu'on ne s'oppoſe point à ſes paſſions, eſt ordinairement plus humaine & plus généreuſe que la vieilleſſe, c'eſt que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractere heureux eſt gai & bonhomme; c'eſt lui ſeul qui dit :

Digitized by Google

monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très-petit nombre; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece; &, dans cette espece, je les comprends presque tous: ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importans: ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont en naissant placés, pour ainsi dire, à la moitié (*a*) de la carriere qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il est à la fois occupé & du soin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils

---

Que tout homme ici soit heureux de ma joie,

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit en parlant de Cassius: *Je redoute ces gens hâves & maigres: il n'en est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs & n'aiguise point des poignards.* Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

(*a*) L'ambition est, si j'ose dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent, & qui triomphe de tout.

Digitized by Google

hommes, ardens à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés; supposons qu'avide de ces plaisirs, & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands, un homme de cette espece veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple est le dispensateur des graces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intrigue : or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presqu'aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les sauvages du septentrion qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse & de pêche, c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche, & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les nations les mieux policées, le ressort presque unique qui meut (a). En ces pays, l'amour invente tout, pro-

(a) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit

Digitized by Google

duit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talens ou de faire des in-

---

plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déja prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis sans doute en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talens & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la premiere jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ? Qui, ils les acceptent, ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carriere qu'il s'est ouverte dans la jeunesse, mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

Digitized by Google

trigues. Or le genre de vie propre à former, soit un habile intriguant, soit un homme de mérite, est entiérement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes. auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places, où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, & sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'esprit des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours, parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi-tôt que satisfaite, remplace toujours un desir rempli par un desir nouveau, qui, de ministres voudroient être rois, qui, de rois, aspireroient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, & voudroient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouve; il sent que, dans sa chûte, par un triste apanage de la grandeur, il sera misérable sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore

Digitized by Google

que les outrages ; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carrierre où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succede donc en son cœur au desir d'acquérir. Or l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, où pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou de la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, & doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'espérances vives, & sans cesse remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par ha-

Digitized by Google

ſard, quelques plaiſirs, ces plaiſirs ſont toujours mêlés d'amertume ; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y ſont rares & ſemés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déſerts de la Lybie, & dont le feuillage deſſéché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y oppoſe.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui les font agir, n'eſt donc qu'apparente ; l'ambition eſt donc allumée en nous par l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, ſi l'avarice & l'ambition ſont un effet de la ſenſibilité phyſique, du moins l'orgueil n'y prend-t-il pas ſa ſource.

CHAPITRE XIII.

De l'orgueil.

L'ORGUEIL n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence : ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe par conſéquent l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtime a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe

Digitized by Google

desir de se plaire à lui-même, & qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est, en ce point, dupe de son propre orgueil, & prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agilité de son corps, ne s'énorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles ? C'est que la force & l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un Français que d'un sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothese, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard lui paroîtroit sans doute la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire Cesar lui-même ? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat & le hasard : & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent sans partage à ceux qu'elles inspirent ? N'avoueroit-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le desir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la premiere espece de gloire lui paroîtroit la plus desirable. La préférence qu'on don-

Digitized by Google

ne au grand capitaine sur le philosophe profond, ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talens du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même ; & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, & par conséquent à l'orgueil qui, voulant s'estimer & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence ?

Mais si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit sans contredit la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planettes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un génie vînt à chaque instant nous informer de ce qui s'y passe, & qu'un

Digitized by Google

homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses concitoyens ? il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent les plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siecles même où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugemens, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit ; & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumiere, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espece d'empire que l'estime donne sur les ames ; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'il peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de Français qui fussent

Digitized by Google

fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitans du grand Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime (*a*).

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime (*b*) & la diſette où l'on eſt de grands hommes dans les ſiecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'acquérir de grands talens ou de grandes vertus paſſe un contrat tacite avec ſa nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talens & des actions utiles à ſes concitoyens, pourvu que ſes concitoyens reconnoiſſans, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagemens tacites, que dépend dans tous les ſiecles & les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette concluſion, de l'exemple de Curtius : un fait preſ-

---

(*a*) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne déſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(*b*) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile ; mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermophyles.

Digitized by Google

que unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglais au suicide; ou que, dans un siecle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime: l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs; les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions; dans le nombre desquels je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AIMER, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin : ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins : l'amitié eſt donc, entr'eux, fondée ſur des motifs différens. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de conſerver, ceux-là de confier leurs peines : en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent (*a*), d'intrigue, d'eſprit & de malheur. Rien de plus utile que de conſidérer l'a-

(*a*) On *s'eſt tué* juſqu'à préſent à répéter les uns d'après les autres qu'on ne doit pas compter parmi ſes amis ceux dont l'amitié intéreſſée ne nous aime que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas ſans doute la plus flatteuſe ; mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment par exemple dans un contrôleur général la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entr'eux l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpece de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cauſe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui, ſans doute ; mais que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle ; & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorſqu'elle étoit belle. Que l'ami en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous eſtimons le plus l'ame, l'eſprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, ſourd & muet ; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami ; nous reſpecterons encore ſa mo-

Digitized by Google

mitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros : on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu, on l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? On s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'enjouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que dans un long espace de temps, & il est très-difficile que le même besoin, &, par conséquent, la même

---

mie ; mais dans le fait nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur général est-il disgracié ? on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est cependant pas moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle général, & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustenciles appartenans à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celles des gens vertueux. Cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes, soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchans, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques Pierre ? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible ?

Digitized by Google

amitié (*a*), subsiste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (*b*).

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement, qui le fait ne passe pas moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il aime. Un ami vient-il à lui manquer, il ne s'emporte point contre lui; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant: Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagérent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement

---

La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

[*a*] Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, & leurs caracteres connus, s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant ou ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(*b*) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien & les mêmes services qu'on leur eût rendu lorsqu'on étoit affecté pour eux des

Digitized by Google

frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame, & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise, un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (*a*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades & point de passion, parce que les momens du début, ajoutoit-il, sont, en l'un & l'autre genre, toujours les momens les plus vifs & les plus tendres.

Mais pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, sont des dupes & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leurs intérêts, ils ne veulent qu'engager les autres à se modéler, en leur faveur, sur un pareil portrait (*b*).

---

sentimens les plus vifs ; mais dans le fait leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

(*a*) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentimens de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

(*b*) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est du moins sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié. Il en est de ces sortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentimens d'amitié, lisent le *Toxaris de Lucien* ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs ? S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que dans ce siecle on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'a-

Digitized by Google

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimere, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte: le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une isle déserte; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir; nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr? L'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à sa douleur: il faut avoir habité l'isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions, & enfin de siecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

---

mitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis; mais pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

Digitized by Google

Dans les siecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attachés.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus: elle supposoit du moins, dans les duellistes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (*a*).

Il est bon de se rappeller quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises, à des taux différens, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui se prête aux actions, l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille? l'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence; qualités qui, absolument nécessaires dans ces momens de troubles, & rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne deman-

(*a*) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête-homme*; &

Digitized by Google

dons plus les mêmes qualités (*a*) à nos amis ; c'eſt que ces qualités nous ſont inutiles ; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importans à ſe confier, de combats à livrer ; & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une infinité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou reſpectifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié (*b*) ; on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachait autrefois ; on peut donc, en ce ſiecle, s'écrier avec Ariſtote (*c*) : *O mes amis ! il n'eſt plus d'amis.*

Or, s'il eſt des ſiecles, des mœurs, & des for-

---

c'eſt par un reſte de cet ancien uſage, qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

(*a*) Dans ce ſiecle l'amitié n'exige preſqu'aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe font ſolliciteurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire, d'autres rendent des ſervices, mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté ; quelques autres enfin ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils ſeront ſûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

(*b*) Auſſi, dit le proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(*c*) Chacun répete, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis, & chacun en particulier ſe dit bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Digitized by Google

mes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis ; & si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin, il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres : unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caracteres mornes, séveres, despotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyre de ses caprices & le seul homme qui pût les supporter.

Il est encore des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, & qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espece, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres & les plus constans. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin, aussi sont-ils capables d'une amitié

Ces derniers, comme je l'ai déja dit, s'éleveront contre quelques propositions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs ; & malheureusement j'aurai pour moi l'expérience.

Digitized by Google

très-éclairée & très-courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié, qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches & puissans sont-ils communément peu sensibles à l'amitié : ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches & les puissans regardent la misere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux demandes importunes des malheureux, il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (*a*). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse ; à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférens à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (*b*).

(*a*) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(*b*) Il est peu d'hommes dans ce cas ; & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme sous un nom ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas sous le nom d'insensibilité reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes.

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs vassaux dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs, s'ils répetent toujours ces paroles, *Ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous* : on peut assurer qu'à leur exemple la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent

Digitized by Google

Accoutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la premiere jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié) : aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

---

en, lui une modération de caractere, qui réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices, parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférens à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentimens de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfans, contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil dont un méchant regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'une être à la destruction d'un autre, qui pour se nourrir, ordonne au vautour de fondre sur la colombe ; à la colombe de dévorer l'insecte, & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules sont des juges sans humeur, le sage à cet égard est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'hom-

Digitized by Google

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres (*a*); & que ce beſoin varie ſelon la différence des ſiecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas du moins un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami? Un parent de notre choix. On deſire un ami, pour vivre pour ainſi dire en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſation que la confiance rend toujours délicieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami? Au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête? On s'entretient avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt-on dans la miſere? On cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques; ſi les moyens de ſe les procurer ne

me en place, qu'un trop beſoin d'amis néceſſite toujours à quelque injuſtice.

Le ſage ſeul enfin peut être généreux, parce qu'il eſt indépendant. Ceux qu'uniſſent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges; l'indépendance ſeule fait des dons.

(*a*) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidérerions jamais que ſon bien-être; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire: apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; & nous nous féliciterions de ſon bonheur.

Digitized by Google

ſont que des plaiſirs d'eſpérance qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont pour ainſi dire qu'une conſéquence ; il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpece de paſſions ; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le deſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.

QU'ON ouvre l'hiſtoire, & l'on verra que dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'eſpoir des plaiſirs des ſens, ces vertus ont été les communes & jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été plus courageux ? C'eſt que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'eſt que les plaiſirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſont les plus propres à élever l'ame des peuples & la plus digne récompenſe des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraiſemblablement par ce motif que le ſénat romain, vil flatteur de Céſar, voulut, au

Digitized by Google

rapport de quelques historiens, lui accorder par une loi expresse le droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines: c'est aussi ce qui, suivant les mœurs grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! Ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entr'eux les richesses & les femmes des vaincus; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme & pour ainsi dire la fievre de la vertu; & l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu & ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'étoit-là qu'en présence de la nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre; & qu'elles célébroient par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatans. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tour-

Digitized by Google

mens de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours inpatiens de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, &, de toutes parts environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, semblent, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage ; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissans ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le désir des femmes (*a*) ?

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si

(*a*) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins ?

Digitized by Google

l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour l'éprouver, que, pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore, qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire, quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillans, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins ; qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établissent à

Digitized by Google

Narsingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions & des tigres, ne s'abreuvent que du sang de ces animaux (a).

Il résulte des exemples ci-dessus rapportés, que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espece de passions, de sentimens & de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere épreuve de cette vérité, ces siecles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur descente en Italie, les Français parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été! les femmes, ajoutent cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de

---

(a) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la Loi, à faire tous les ouvrages de force; comme de bâtir les maisons & de cultiver la terre; mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardesanes, cité par Eusebe dans la préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des lettres édif.*

Digitized by Google

combattre, pour soutenir, & la beautés de sa dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade:

Servans d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, anges de paradis:
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorés & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme & l'ivresse des sens? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs? Plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Digitized by Google

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions : tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré ; l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumieres : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangere à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour le douer de l'attention continuelle à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature, mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

POUR savoir si c'est de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernemens, que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme, pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain; se rappeller que, né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions; & à ses passions, qu'il doit tous ses vices & toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiront point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions: si par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu, & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénetre jusqu'au sanctuaire de la vertu! Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de

Digitized by Google

la vertu, c'eſt qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier eſt la ſeule vertu éclairée & active : mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les républiques guerrieres ; parce que c'eſt uniquement dans cette forme de gouvernement que l'eſtime publique nous éleve le plus au-deſſus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de reſpects de leur part, qu'elle eſt la plus flatteuſe, la plus deſirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des ſeconds, entée ſur la pareſſe, & produite, ſi je l'oſe dire, par l'abſence des paſſions fortes, n'eſt qu'un vertu paſſive, qui, peu éclairée, & par conſéquent très-dangereuſe dans les premieres places, eſt d'ailleurs aſſez ſûre. Elle eſt comme à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus eſtimable par les maux qu'ils ne font pas, que par le bien qu'ils font.

A l'égard des hommes paſſionnés que j'ai cités les premiers, il eſt évident que le même deſir de gloire, qui, dans les premiers ſiecles de la république romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces momens de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puiſſance. Ce que je dis de la paſſion de la gloire, je le dis de l'amour de la conſidération, qui n'eſt qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des deſirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce deſir de la conſidération doit pareillement produire, en des ſiecles différens, des vices & des vertus contraires. Lorſque le crédit a le pas ſur le mérite, ce deſir fait des intrigans & des

flatteurs ; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernemens différens, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que les grands crimes, par la supériorité des talens nécessaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromvvel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu ; bien différens en ce point de ces intrigans & de ces avares que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernemens différens, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain, & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme tou-

Digitized by Google

jours incertain dans sa conduite, est par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions, & pourquoi son cœur est une arene toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvemens confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poëte tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (*a*) & quelques Philosophes indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espece de sentiment ; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains:

(*a*) Dans l'école de Vedantam, les Brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes ; l'un positif, qui est le *moi* ; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire, *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est *l'être unique*, *éternel*, *infini* ; la clef de la délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'être suprême.*

Digitized by Google

cependant le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement; le second, touché des prieres de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mêlange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette derniere y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est par sa nature ou par les circonstances, utile, ou nuisible à l'état, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu, qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre & le degré de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire

Digitized by Google

peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout & la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent passionné pour le bien public, préfere, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, & à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (*a*). C'est l'heureuse conformité qui se trouve en notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchans à vaincre, seroit nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (*b*). Il est impossible, dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux

(*a*) *Secundum id quod amplius nos delectat operemur necesse est*, dit S. Augustin.

(*b*) Dans le harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le grand seigneur donne ses femmes à garder.

qu'elle,

Digitized by Google

qu'elle procure. Si dans certaines occasions, de sains personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empressemens d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommagées par sa conquête de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi, presque aucune qui ne cede à l'amour d'un roi jeune & charmant, & nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisans, aimables & puissans, tels qu'on nous peint les sylphes & les génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une ivresse mortelle.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit en général la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel ou homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de se vouer comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes & ses plus fortes passions, à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (a); mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est

(a) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

Digitized by Google

pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection & l'on merite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, & qui suppose par conséquent en nous plus de passion pour l'honnêteté.

Cesar n'etoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux, cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonstances, refusassent le sceptre du monde, sur-tout s'ils se sentoient, comme César, doués de ces talens supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs des plaisirs moins puissans. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui uniquement pour faire parade de leur adresse, enlevent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniere la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermometre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si perçant au fond des cœurs, il pouvoit y décou-

Digitized by Google

vrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, & presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes ; avoir posé la borne de la vertu humaine & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particuliere de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses : & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons ; mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (*a*) de la législation C'est la législation, si j'ose dire, qui nous excite,

(*a*) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entr'eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun qui les unit les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, & qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créan-

Digitized by Google

au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir: le grand art du législateur est l'art de les désunir, & de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, fouvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent: cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espece de châtiment rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espece de vertu qu'engendre la crainte des supplices se ressent de son origine; cette vertu est pusillanime & sans lumiere: ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglais* fait faire à [illegible]ramond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres: *Comment*, lui répondit-il, *m'y serais-je soumis? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent*,

---

ciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu?

Digitized by Google

& tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu; mais, quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jetter plus de jour sur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les gouvernemens, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arreterai d'abord au despotisme: &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'orient.

Si je choisis l'orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernemens de cette espece. Envain quelques nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental: je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique, & non despotique; que les particuliers ne peuvent, en conséquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de despote; qu'ils reconnoissent des loix fondamantales dans le royaume; qu'ils se déclarent les peres, & non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit

Digitized by Google

toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir & du danger auquel le despotisme expose les rois.

CE desir prend sa source dans l'amour du plaisir, & par conséquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire, dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue : ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire

Digitized by Google

cette pareſſe, chacun aſpire donc au pouvoir abſolu, qui, le diſpenſant de tout ſoin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, ſoumet ſervilement les hommes à ſes volontés.

Selon Ariſtote, le gouvernement deſpotique eſt celui où tout eſt eſclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être deſpote. Pour l'être, il faut abaiſſer la puiſſance des grands & du peuple, & diviſer, par conſéquent, les intérêt des citoyens. Dans une longue ſuite de ſiecles, le temps en fournit toujours l'occaſion aux ſouverains, qui, preſque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la ſaiſiſſent avec avidité.

C'eſt ſur cette anarchie des intérêts que s'eſt établi le deſpotiſme oriental, aſſez ſemblable à la peinture que Milton fait de l'empire du Cahos, qui, dit-il, étend ſon pavillon royal ſur un gouffre aride & déſolé, où la confuſion, entrelaſſée dans elle-même, entretient l'anarchie & la diſcorde des élemens, & gouverne chaque atôme avec un ſceptre de fer.

La diviſion une fois ſemée entre les citoyens, il faut pour les avilir & dégrader les ames, faire ſans ceſſe étinceller aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eſt point, en ce genre, porté le deſpotiſme; non ſeulement en orient, mais même ſous les empereurs romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'eſclave étoit l'eſpion de ſon maître, l'affranchi de ſon patron, l'ami de ſon ami. Dans ces ſiecles de calamité, l'homme vertueux ne conſeilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de cou-

Digitized by Google

rage eut été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleſſe étoit un héroïſme. On vit, ſous ce regne, punir, dans Senécion & Ruſticus, les panégyriſtes des vertus de Thraſea & d'Helvidius; ces illuſtres orateurs traités des criminels d'état, & leurs ouvrages brulés par l'autorité publique. On vit des écrivains célébres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie & dangereux pour ſon auteur. Les ſavans attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonin & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chaſſa les philoſophes, on proſcrivit les ſciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'eſprit & de la vertu.

C'eſt en tenant ainſi les ames dans les angoiſes perpétuelles de la crainte, que la tyrannie ſait les avilir: c'eſt elle qui, dans l'orient, invente ces tortures, ces ſupplices (*a*) ſi cruels; ſupplices quelquefois néceſſaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y ſont excités aux forfaits, non ſeulement par leur miſere, mais encore par le ſultan qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriſer la juſtice.

Voilà, & les motifs ſur leſquels eſt fondé l'amour du deſpotiſme, & les moyens qu'on employe pour y parvenir. C'eſt ainſi que, follement amoureux

(*a*) Si les ſupplices en uſage dans preſque tout l'orient font horreur à l'humanité, c'eſt que le deſpote, qui les ordonne, ſe ſent au-deſſus des loix. Il n'en eſt pas ainſi dans les républiques; les loix y ſont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y ſoumet.

Digitized by Google

du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entr'eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point; leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux & leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire: qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme, seroit le traité du bonheur & de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople? Si les sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayans, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'est que la plupart des princes d'orient, instrumens des volontés d'un visir, cedent par foiblesse à ses desirs, & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi &

Digitized by Google

reduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans l'état aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance: son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux, il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet espoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution toujours rapidement suivie d'une seconde, puisque, dans les états despotiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs romains proscrits par les prétoriens, pour avoir affranchi la patrie de la tyrannie des soldats, & rétabli l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiétes & impérieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelqu'idée de la justice: d'ailleurs, il sent qu'amenté par le prince & par les

Digitized by Google

magiſtrats, le corps entier de citoyen, ſous l'étendard des loix, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter, & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre : il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir, & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de magiſtrats eſt donc néceſſaire à la ſûreté des rois : c'eſt un bouclier ſous lequel le peuple & le prince ſont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſe ſouſtraire au danger, qui de toutes parts, environnent les deſpotes, que le khalife Aaron Al-Raſchid demandoit un jour au célébre Beloulh, ſon frere, quelques conſeils ſur la maniere de bien regner » Faites, » lui dit-il, que vos volontés ſoient conformes » aux loix, & non les loix à vos volontés. Son» gez que les hommes ſans mérite demandent beau» coup, & les grands hommes rarement ; réſiſtez » donc aux demandes des uns, & prévenez celles » des autres. Ne chargez point vos peuples d'im» pôts trop onéreux : rappellez-vous à cet égard, » les avis du roi Nouchirvon, le juſte, à ſon fils » Ormous : *Mon fils*, lui diſoit-il, *perſonne ne* » *ſera heureux dans ton empire ; ſi tu ne ſonges qu'à* » *tes aiſes. Lorſque étendu ſur des couſſins tu ſeras* » *prêt à s'endormir, ſouviens-toi de ceux que l'op*» *preſſion tient éveillés ; lorſqu'on ſervira devant toi* » *un repas ſplendide, ſonge à ceux qui languiſſent* » *dans la miſere ; lorſque tu parcourras les boſquets* » *délicieux de ton harem, ſouviens-toi qu'il eſt des* » *infortunés que la tyrannie retient dans les fers.* » Je n'ajouterai, dit Beloulh, qu'un mot à ce que » je viens de dire : Mettez en votre faveur les » gens éminens dans les ſciences ; conduiſez» vous par leur avis, afin que la monarchie ſoit

Digitized by Google

» obéissante à la loi écrite, & non la loi à la » monarchie (a). «

Thémiste (b), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avénement au trône, tint à peu près le même discours à cet empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevés à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (c) philosophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répeter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô roi, que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux.* Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'empire, & faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & servez-vous-en sous mon regne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais sujet : mauvais pere & mauvais citoyen, parce qu'il charge sa patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage : mauvais sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à témoins les trô-

(a) *Chardin, tom. V.*
(b) *Hist critique de la philosophie, par M. Deslandes.*
(c) *Voyez l'hist critique de la philosophie.*

Digitized by Google

nes de l'orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (*a*). L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permet jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desir de leur vizirs. Les rois doivent être sourds à des pareils conseils, & se rappeller que leur unique intérêt est de se tenir, si je l'ose dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; & tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du despotisme.

JE distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

(*a*) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entr'eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire ? Voyez *l'histoire des Huns, par M. de Guignes, artiele de la Chine.*

Digitized by Google

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette derniere espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice : ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un vizir ? il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance cependant, on erre ça & là sans guide ; ses idées du juste & de l'injuste, reçues dans la premiere jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux vizirs ? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays despotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie ; où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets ; où servir le prince c'est trahir sa nation ? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince & de ses sujets, etudier les engagemens réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ses engagemens. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser : or, quel homme ose penser chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire ? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penser, en entraîne bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire

Digitized by Google

accroire qu'on en penſe pas moins : il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au deſpotiſme.

Dans ces gouvernemens, l'on eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés ſur ſon intérêt particulier, ne les détourne jamais ſur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'adminiſtration ni de juſtice ; c'eſt donc pour faire leur cour, pour partager la puiſſance du ſouverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les ſuppoſant même animés du deſir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les vizirs néceſſairement emportés par les intrigues du ſerrail, n'ont pas le loiſir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer ; il faut s'expoſer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? Ils n'y ſont pas même excités par la crainte de la cenſure (*a*).

Si l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, qu'on ſe repréſente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne ſent-on pas qu'affranchi de la crainte ſalutaire de la cenſure, qui force maintenant un auteur à ſoigner, à perfectionner ſes talens, ce même auteur ne préſenteroit plus au public que des ouvrages

(*a*) C'eſt pourquoi la nation Anglaiſe, entre ſes priviléges, compte la liberté de la preſſe pour un des plus précieux.

Digitized by Google

négligés & imparfaits ? Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les vizirs ; c'eſt la raiſon pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'adminiſtration des affaires, & ne doivent en général jamais conſulter les gens éclairés (*a*).

Ce que je dis des vizirs, je le dis des ſultans. Les princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leur yeux même, à cet égard, ſont couvert des ténébres plus épaiſſes que ceux de leurs ſujets. Preſque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom (*b*), ont intérêt de les abrutir. Auſſi les princes deſtinés à régner ; enfermés dans le ſerrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du harem ſur le trône ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au divan.

Mais à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumieres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit

(*a*) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand homme conſulte ſans honte un autre grand homme, & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(*b*) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ſes lettres, ſe plaint du maréchal d'Ancre ; » Il m'empêche, dit-il, de me promener, dans » Paris ; il ne m'accorde que le plaiſir de la chaſſe, que » la promenade des thuileries ; il eſt défendu aux officiers, » de ma maiſon, ainſi qu'à tous mes ſujets, de m'entre- » tenir d'affaires ſérieuſes, & de me parler en particu- » lier. « Il ſemble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naiſſance les appelle.

Digitized by Google

des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme* ; pourquoi les vizirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (*a*) ? Pourquoi ne pourroit-on sans crime douter de la justice de leurs décisions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique ne peut jamais être qu'une loi injuste* ?

C'est que les vizirs sont des hommes. Parmi les auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir ? Ce ne seroit du moins que des hommes d'un esprit supérieur & d'un caractere élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveroient à la république des lettres des critiques, si nécessaires au progrès des arts & des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du vizir ?

Il est, dit Balzac, *Peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-temps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance ; & qui cependant passe aussi vite que le coup de hache qui abbat une tête.* Peu de vizirs sont dignes de l'éloge donné dans *Sethos* à la reine Nephté, lorsque les prêtres en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. M. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent exa-

(*a*) Ce n'est point en orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer : & il sentoit que la haine & l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

Digitized by Google

miné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M. du Vernay, si savant dans l'histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu ; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des vizirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ose refuser à la puissance.

Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, & par conséquent de supporter la censure : ils doivent donc être en général peu éclairés (*a*). Milor Bolingbrooke disoit à ce sujet que, » jeu-

(*a*) Comme tous les citoyens sont fort ignorans du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir d'un coup d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent en conséquence des projets toujours discordans avec le reste de la législation d'un peuple. Ainsi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernemens, tout changement est un nouveau malheur : parce qu'on

Digitized by Google

» ne encore, il s'étoit d'abord repréſenté ceux » qui gouvernoient les nations comme des intel- » ligences ſupérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expé- » rience me détrompa bientôt : j'examinai ceux » qui tenoient en Angleterre le timon des affai- » res ; & je reconnus que les grands étoient aſſez » ſemblables à ces dieux de Phénicie ſur les épau- » les deſquels on attachoit une tête de bœuf en » ſigne de puiſſance ſuprême, & qu'en général » les hommes étoient régis par les plus ſots d'en- » tr'eux. « Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, eſt ſans doute inconteſtable dans preſque tous les empires de l'orient.

---

n'y peut ſuivre aucun plan : parce que l'adminiſtration deſpotique corrompt tout. Il n'eſt, dans ces gouvernemens, qu'une choſe utile à faire ; c'eſt d'en changer inſenſiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de ſa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme ſuccede rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la conſtitution de l'empire, les Ruſſes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretient l'ignorance des vizirs ; second effet du despotisme.

SI les vizirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-on, de l'intérêt du public que les vizirs soient instruits ; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris à devenir citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & recompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte un hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (*a*) & de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ce pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux,

(*a*) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers un sujet. A l'avénement de Malicorne au trone d'Ecosse, un seigneur lui présente la patente de ses privileges, le priant de les confirmer : le roi la prend & la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi assis sur son trone, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce seigneur.

Digitized by Google

qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete & à Lacédemone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, & plutôt que d'y applaudir, crier comme le philosophe Philoxene : *Qu'on me ramene aux carrieres.*

Dans ces gouvernemens, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? A quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice on l'incapacité des vizirs ou des satrapes, la cause des miseres publiques, & qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national ; je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injustice & l'imbécillité d'un vizir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudissemens des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les vizirs exigent des éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibere : sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés, qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suetone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de vizir qui ne voulût reduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous*

Digitized by Google

venons, lui disoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice seroit donc bientôt suivie de son supplice (*a*); & personne ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave? Oui; répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir? Son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état, la bassesse est devenue mœurs. » Si la peste, dit Gordon, avoit » des jarretieres, des cordons & des pensions à » donner, il est des théologiens assez vils, & des » jurisconsultes assez bas, pour soutenir que le » regne de la peste est de droit divin; & que se » soustraire à ses malignes influences, c'est se ren» dre coupable au premier chef «. Il est donc, en ces gouvernemens, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons; les vertus & les talens y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-

(*a*) Qu'un vizir commette une faute dans son administration: si cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du vizir s'en offense: loin de revenir sur ses pas, & d'effayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent: alors il ne reste au vizir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires;

Digitized by Google

Kou-li-xan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans le pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du public sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissemens du peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au palais de l'empereur : le prince l'embrasse froidement, Agricola se retire ; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd au même instant dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier avec Brutus : *vertu, tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans les transes perpétuelles, & dont l'ame, affaissée par la crainte, a perdu tout son ressort ? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puissans insolens, & des esclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un vizir, lorsque, dans une importance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de cliens ; & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baissés, attendent en tremblant (*a*) la faveur d'un regard, à-peu-près dans l'attitude de ces bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendant la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

& c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les vizirs.

(*a*) Le vizir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le sultan y est.

Digitized by Google

Quand on voit le mérite ainſi humilié devant un vizir ſans talent, ou même un vil eunuque, on ſe rappelle malgré ſoi la vénération ridicule qu'au Jappon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thuriſama*, C'eſt-à-dire, *monſeigneur*.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle : troiſieme effet du deſpotiſme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les chapitres préeédens, l'ignorance des vizirs eſt une ſuite néceſſaire de la forme deſpotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces pays l'on jette ſur la vertu en paroît également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas ſomptueux des Perſes, dans leurs ſoupers de bonne compagnie, l'on ne ſe moquât de la frugalité & de la groſſiéreté des Spartiates? & que dès courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe proſterner devant le grand roi.

Un peuple eſclave doit néceſſairement jetter du ridicule ſur l'audace, la magnanimité, le déſintéreſſement; le mépris de la vie, enfin toutes les vertus fondées ſur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout ſujet vertueux qui, frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes concitoyens

Digitized by Google

citoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (a). Les Perses, sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre, renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Arginenses fit Callicratidas, général de la flotte lacédémonienne : Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon*, lui répondit-il, *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie ! Sparte ne sera point déshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais*

(a) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermophiles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques : *Quels hommes*, s'écria un seigneur persan, *allons-nous combattre ! Insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

Digitized by Google

informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis ? Une réponse si noble & si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce héros savoit, qu'occupés sans cesse à nourrir en eux le sentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entr'elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus souvent que lui enlever le *palladium* auquel sont attachés ses succès & sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à sa valeur & à son habileté ? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter ? Ce prince sent qu'il ne doit sa défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphans ; il verse des larmes sur ses palmes triomphales, & fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphans.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois,

Digitized by Google

lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée, que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfans à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille héros ont tour à tour subjugué l'Asie; cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misere & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte: aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe: *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette cité?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontre que dans les républiques guerrieres. De quelque amour que nous soyions animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste, d'avoir survécu à sa défaite: On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémo-

Digitized by Google

niennes : après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des hommes capables de fuir, celles dont les enfans étoient échappés au carnage ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence ; lorſqu'au contraire les meres dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de S. Jacques l'Hôpital (*a*), l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes, qui paya ſa victoire de la perte de huit mille hommes ſoldats. On ne verra plus de gouvernemens traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier ſupplice dix ſoldats, qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? Qui pourroit les leur faire reſpecter ? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes ; or,

(*a*) Dans l'hiſtoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000, ſoutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, compoſée de 14000 Français & de 8000 Anglais. Ce combat ſe donna près de Bottelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Veſen, dans le canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célebre la mémoire ſur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liſte des trois cents cinquante noms.

Digitized by Google

dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentimens qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement, est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme ? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil & le peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & si l'on en exige des citoyens, il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire : quatrieme effet du deſpotiſme.

L'INDIFFERENCE des orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entr'eux, & ſans courage vis-à-vis l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé devant le glaive des Romains les ſentimens habituels de crainte que le deſpotiſme leur avoit fait contracter? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puiſſans, n'euſſent-ils pas cédé à la malignité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches & dans le conſeil & dans le combat.

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les nations, c'eſt qu'ils furent ſoumis au deſpotiſme le plus dur : auſſi ne donnerent-ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le roi Cléomene, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un miniſtre nommé Sobiſius, eut maſſacré ſa garde & rompu ſes fers, le prince ſe préſente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'in-

Digitized by Google

juſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie ; par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reſtoit à ce peuple vil & lâche que l'eſpece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple eſclave réſiſteroit-il à une nation libre & puiſſante ? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes ſujets. Ce qui le rend puiſſant au dedans, le rend foible au dehors : avec la liberté, il bannit de ſon empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre préſident de Monteſquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conſeil & des généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'eſprit ; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie, ſe ranime à l'aſpect d'un prince vertueux ; ſa préſence eſt comparable à celle du ſoleil ; lorſque ſa lumiere perce & diſſipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout ſe ranime, tout ſe vivifie dans la nature, les plaines ſe peuplent de laboureurs, les bocages retentiſſent de concerts aériens, & le peuple ailé du ciel vole juſques ſur la cime des chênes pour y chanter le retour du ſoleil. *O temps heureux*, s'écrie Tacite ſous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penſer librement, & dire librement ce qu'on penſe, où*

Digitized by Google

l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où sa vue seule est un bienfait !

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès, attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillans : la force de pareils états, quelque impuissante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor, ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage, mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec? Si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulieres les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont, par le défaut de passions,

Digitized by Google

perdu leur activité ; lorſque les citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oiſiveté & de la molleſſe ; alors l'état tombe en conſomption : le calme apparent dont il jouit n'eſt aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un état ; elles en ſont l'ame & la vie. Le peuple le plus paſſionné eſt, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des paſſions eſt ſalutaire aux empires ; ils ſont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux ſtagnantes exhaleroient en croupiſſant des vapeurs funeſtes à l'univers, ſi, en les ſoulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, ſi la grandeur des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire n'eſt qu'une grandeur momentanée, il n'en eſt pas ainſi des gouvernemens où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'eſt dans ces pays qu'un peuple, dont les ſuccès tiennent à la conſtitution même de ſon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donne plus de force & d'élévation à ſon ame : l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vaſtes, plus hardis ; exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entiérement détaché de l'intérêt public ; ſi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla ; l'eſprit de faction, qui force les ci-

Digitized by Google

toyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de cet empire. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondemens de ces états ne sont plus assurés que dans ces momens de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, le cause de l'ignorance de vivre, de l'indifférence des peuples pour la vertu & du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

CE chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois à ce sujet dispensé de tout examen, si je ne sentois combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public; & combien les détails, sur une pareille matiere, sont instructifs pour ceux même qui la possedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grece, sur Rome, & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'his-

Digitized by Google

toire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siecles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (*a*).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation romaine : & je dis que, dans le siecle de ce consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains, on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicains, & si insoutenable pour une ame élevée ? Qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de sa défaite ? Il devoit donc s'opposer au traité d'échange que le sénat

(*a*) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des lois.

Digitized by Google

étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil ; mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le sénat n'en feroit que plus empressé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'a fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu ; mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (*a*) vertueuses ou infâmes commises dans

(*a*) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'orient ; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts & de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même à cet égard est très-borné.

Digitized by Google

leurs gouvernemens ; & qu'en conséquence, ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'admiration ? Si les Grecs & les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles & courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrus de le suivre en Epire : *Pyrhus*, lui dit-il, *vous êtes sans doute un prince illustre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préféraissent l'exemption de tributs aux surcharges de nos impôts, & la sûreté à l'incertitude de leurs possessions. Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître.* Un tel discours ne pouvoit être prononcé par un Romain. C'est dans les républiques (*a*) qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience.

(*a*) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : » Don Louis & moi, savons bien » que Charles II est hors des royaumes qui lui appar» tiennent ; mais, entre toutes les raisons qui peuvent » engager les rois nos maîtres à songer à son rétablisse» ment, une des plus fortes est d'empêcher l'Angleter» re de former une république puissante qui, dans la suite, donneroit à penser à tous ses voisins ».

Digitized by Google

Je citerai Thémiſtocle pour exemple en ce genre : peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, inſulté en plein conſeil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ſes menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il eſt accuſé de malverſation, le peuple eſt prêt à mettre en pieces ſes délateurs ; il en arrête la fureur en diſant : *O Syracuſains, qu'allez-vous faire ! Songez que tout citoyen a le droit de m'accuſer : gardez-vous, en cédant à la reconnoiſſance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'eſt ſi glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'hiſtoire grecque & romaine eſt pleine de ces traits héroïques, & ſi l'on parcourt preſque inutilement toute l'hiſtoire du deſpotiſme pour en trouver de pareils, c'eſt que, dans ces gouvernemens, l'intérêt particulier n'eſt jamais lié à l'intérêt public ; c'eſt qu'en ces pays, entre mille qualités, c'eſt la baſſeſſe qu'on honore, la médiocrité qu'on récompenſe (*a*) ; c'eſt à cette médiocrité qu'on confie preſque toujours l'adminiſtration publique ; on en écarte les gens d'eſprit. Trop inquiets & trop remuans, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état : repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précede de quelques inſtans la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernemens arbitraires, les hommes ſont comme ces chevaux qui, ferrés par les morailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations : le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour

(*a*) Dans ces pays, l'eſprit & les talens ne ſont honorés que ſous de grands princes & de grands miniſtres.

Digitized by Google

la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend sain & robuste, & qui développe toute espece de vertus & de talens. Les siecles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divisée chez les payens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les nations opulentes.

LES héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac disoit de ses habitans, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu.* Le sol propre à la production des grands hommes est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparoît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui concluent à l'utile, & non selon l'institution morale qui se propose l'honnête & le hazardeux.*

Digitized by Google

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grace; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendans, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef lorsqu'il cessoit d'obéir aux loix. Il n'en est pas des nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfere les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talens cette préférence ne doit-elle point occasionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie: le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, d'espionnage, & souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons négocians qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrein du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (a); rien de si rare que

(a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de

Digitized by Google

de rencontrer des ames élevées (a) dans les empires opulens ; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espece de vertu qui dicta la réponse que fit au ministere anglais un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, M. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui répliqua le seigneur anglais, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractere qui sait retrécir le cercle de ses besoins ; & combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philosophes*,

---

dire des particuliers, peut se dire des peuples, c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux ; or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçans.

(a) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, & qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

Digitized by Google

s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu; sur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois.* » Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit Ci-» ceron, que le caractere des premiers sages de la » Grece. Aucun péril ne les effrayoit, aucun obsta-» cle ne les décourageoit, aucune considération ne » les retenoit, & ne leur faisoit sacrifier la vérité » aux volontés absolues des princes «. Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre: aussi leurs successeurs ne conserverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir en trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie: » Quel » spectacle plus avilissant pour l'humanité que de » voir des sages prostituer leurs éloges aux gens de » place! Faut il que les cours des rois soient si » souvent l'écueil de la sagesse & de la vertu! » Les grands ne devroient ils pas sentir que tous » ceux qui ne les entretiennent que de choses fri-» voles les trompent (*a*)? La vraie maniere de » les servir, c'est de leur reprocher leurs vices & » leurs travers, de leur apprendre qu'il leur sied

(*a*) Il fut sans doute un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit à haute voix & ses réflexions politiques sur l'administration, & les changemens ou les modifications qu'on devoit apporter dans les lois. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la philosophie; tome II.*

Digitized by Google

» mal de passer les jours dans les divertissemens. » Voilà le seul langage digne d'un homme vertueux; » le mensonge & la flatterie n'habitent jamais sur » ses levres «.

Cette exclamation de Plutarque est sans doute très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : je refuse, dit-il, » le nom de philosophe à ceux qui cedent à la cor- » ruption des cours : ceux-là seuls sont dignes de » ce nom, qui sont prêts à sacrifier, devant les » rois, leur vie, leurs richesses, leurs digni- » tés, leurs familles, & même leur réputation. » C'est, ajoute Pythagore, par cet amour pour la » vérité, qu'on participe à la divinité, & qu'on » s'y unit de la maniere la plus noble & la plus » intime «.

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espece de gouvernemens ; tant de vertus sont l'effet ou du fanatisme philosophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singuliere, ou d'une excellente législation. Les philosophes, de l'espece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus ; c'est à l'administration, plus ou moins sage, des honneurs & des récompenses, qu'on doit chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus & les talens ne sont nulle part récompensés d'une maniere aussi flatteuse, que dans les républiques pauvres & guerrieres.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette propoſition tout air de paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du deſir des hommes ſont les richeſſes & les honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une maniere flatteuſe pour l'amour propre.

Le deſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eſt alors qu'ils operent des prodiges. Or ces honneurs ne ſont nulle part répartis avec plus de juſtice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la patrie, ont, par conſéquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur: auſſi les républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaſtes & riches empires de l'orient.

Chez les peuples opulens & ſoumis au deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'orient les ſultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des princes, mais du peuple, puiſque la

Digitized by Google

gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit; ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes; & les honneurs deviennent dans l'état un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent avec raiſon de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la nation: *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions, que toutes les dignités propoſées dans les états deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talens.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniere ridicule dont on les adminiſtre, on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le regne de Claude: Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célebre par ſon adreſſe; ce citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie: » Que diroient nos ancêtres, » ſi, dans cette même Rome, où l'on enterroit » nos premiers rois ſans pompe, où l'on n'a point » vengé la mort du deſtructeur de Carthage & » de Numance, ils aſſiſtoient aux obſeques d'un » corbeau «!

Mais, dira-t-on, dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute; mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces gouvernemens, comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont

Digitized by Google

les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à la cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, est bientôt surchargée de dépenses : l'état épuisé devient bientôt insolvable ; alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talens.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de réhausser le prix de ces honneurs, rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractere pour résister aux intrigues des courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Digitized by Google

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucune pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'assurât de la réalité des talens qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? Quel desir de les mériter ? Quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas & dans l'éducation particuliere, &, peu à peu, dans l'éducation publique ? Changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lieu le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu, est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espece de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal des passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais

Digitized by Google

montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

POUR sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique, je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur; & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or; & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens, je vois les Flibustiers passer des mers du nord à celles du sud; attaquer des retranchemens impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés; & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si

Digitized by Google

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers avides du trépas*, dit un de leurs poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déja les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui releve la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une Religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur & la désolation ; mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jetté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche précipité de ce pont, sera, en tombant, reçue *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de la fumée.* Pour confirmer la mission du prophete, ses disciples ajoutent que, monté sur l'al-borak, il a parcouru les sept cieux ; vu l'ange de la mort & le coq blanc,

Digitized by Google

qui les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme ; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts ; qu'il a donné la parole aux brutes, qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (*a*), & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillans. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois échauffés de la plus vive croyance, & soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leur ennemi. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs ; elles sont quatre-vingts. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les rois descendroient de leur trône pour la suivre. Mais, que vois-je ? C'en est une qui s'avan-*

(*a*) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jetter aux genoux de ce prophete, qui le flatta & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois ce même prophete rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le P. Moracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard des prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules des moutons rôtis, les musulmans assurent que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappans & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les Esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles. Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut de son vivant enlevée au ciel. Ils célebrent son assomption.

Digitized by Google

ce ; elle a un cothurne d'or pour chaussure ; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait signe de la tête, en me disant : Venez ici mon bien aimé.... Attendez-moi, divine houri ; je me précipite dans les bataillons infideles, je donne, je reçois la mort & vous rejoints.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisoit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un siecle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux, comme des colombes à la vue de l'épervier (*a*). Toutes les nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrieres.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chré-

(*a*) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil, moins composé d'hommes d'etat que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire, on en cherche les causes, & l'on conclut selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs, que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette résolution prise, l'empereur ne consulere aucune des ressources qui lui restoient encore après tant de désastres, ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions ; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des

Digitized by Google

tiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans ; promettre le ciel & la palme du martyre, comme S. Bernard la promit du temps des croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidelles : proposition que l'empereur Nicephore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que S. Bernard, la rejetterent d'une commune voix (a). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du Christianisme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zele égal à leur fanatisme. Ces Evêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui desoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succés étonnans des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées grecques fuyoient dispersées comme la poussiere devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musul-

---

loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(a) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Eglise d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de S. Bazile le grand Amphiloque. Cette lettre portoit que tout *soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit de trois ans s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure, que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux

Digitized by Google

mans nommés les Safriens (*a*). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ses sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient-ils à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernemens & des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différens.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république; ces alliés, dit Plutarque, s'empresserent de les lui fournir, parce qu'une crainte pro-

---

rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

(*a*) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt fanatiques qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Merwan; ce capitaine représenta qu'avide de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & quand l'inégalité du courage n'étant point dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre, il ne hazarderoit point un com-

Digitized by Google

portionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever les rendoit souples aux volontés d'Athenes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigens ; que, débarqués à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin & la Force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite ; Thémistocle*, lui répondirent les habitans d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence & le Désespoir, qui méconnoît la force.*

La vivacité des passions dépend donc ou des moyens (*a*) que le législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'histoire, accom-

---

bat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

(*a*) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets ; il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la force, qui, dans la plupart des gouvernemens, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun sait le remede à ce mal, & sent en même temps combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public ? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit, que de constance enfin ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, & qu'il pût se flatter de voir la reconnoissance publique lui dresser par-tout des

Digitized by Google

pagnent toujours les peuples animés des passions fortes : vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions ; art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulieres qu'en des instans critiques on peut tirer des passions lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, & par conséquent les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des généraux, que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (*a*).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres & opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le

---

statues. L'on doit toujours se rappeller qu'en morale, ainsi qu'en physique & en méchanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(*a*) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

Digitized by Google

nom de gens sensés, au hazard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presqu'invincibles dont ce héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

SI, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Khalifes, des hommes inpatiens de la gmort, se précipiter les uns sur la pointe des poinards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée : en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi ne reçoivent & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques.

Digitized by Google

Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du serrail, c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténebres de la foi musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophete, & l'entier dévouement dû aux ordres du Khalife: c'est-là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être; où, par des desirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, & les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire: il les voit s'avancer vers lui en dansant: elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent; elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ses jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le

Digitized by Google

plongent dans ce raviſſement d'ont l'ame ne peut qu'à peine ſupporter les délices. A cette ivreſſe ſuccede un ſentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt eſt interrompu par de nouveaux plaiſirs; juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de deſirs, ce jeune homme, aſſis parmi ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, il ſoit enivré de nouveau, & reporté pendant ſon ſommeil dans ſa premiere demeure. Il y cherche, à ſon réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une viſion trompeuſe, diſparu à ſes yeux. Il appelle encore les houris, il ne trouve près de lui que des imans; il leur raconte les ſonges qui l'ont fatigué: à ce récit, le front attaché ſur la terre, les imans s'écrient: » O vaſe d'élection! ô mon » fils! ſans doute que notre ſaint prophete t'a » ravi aux cieux, t'a fait jouir des plaiſirs ré» ſervés aux fideles, pour fortifier ta foi & ton » courage. Mérite donc une pareille faveur par » un dévouement abſolu aux ordres du kha» life «.

C'eſt par un ſemblable éducation que ces derviſ animoient les Iſmaëlites de la plus ferme croyance: c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine & la mort en amour; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtans, parce que cette eſpece de courage diſparoît bientôt avec la cauſe qui le produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui, fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt ſans contredit la plus forte, eſt toujours chez un peuple la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges &

Digitized by Google

des séductions dont la raison doit insensiblement sapper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siecle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à fois corrompu chez ce peuple & les mœurs & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux especes de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant la source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline & leur armure, s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours: tant leur religion, ajoute cet illus-

Digitized by Google

tre auteur, eſt propre à éterniſer la ſtupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les paſſions pouvoient, ſi je l'oſe dire, s'exalter en nous juſqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage déſeſpéré des Iſmaëlites, & par les méditations des Gymnoſophiſtes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-ſept ans de retraite, d'étude & de ſilence, & par les macérations barbares & continues des faxirs, & par la fureur vengereſſe des Japonois (*a*), & par les duels des Européens, & enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hazard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient ſur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois propoſé de le prouver, ſont donc, en général, ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité des lumieres.

La grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entr'eux & avec nous, il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe des ſens, de l'étendue de mémoire, & enfin

(*a*) Ils ſe fendent le ventre en préſence de celui qui les a offenſés; & celui-ci, ſous peine d'infamie, pareillement contraint de ſe l'ouvrir.

Digitized by Google

de la capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées ; parmi les hommes communément bien organiſés (a), il en eſt, par conſéquent, aucun qui ne puiſſe s'illuſtrer par de grands talens.

J'ajouterai comme une ſeconde démonſtration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainſi que j'ai prouvé dans mon premier diſcours, ſont l'effet de l'ignorance, ou des paſſions : de l'ignorance, lorſqu'on n'a point dans ſa mémoire les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité que l'on cherche : des paſſions, lorſqu'elles ſont réellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils ſont. Or, ces deux cauſes uniques & générales de nos erreurs ſont deux cauſes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'eſt point néceſſaire : elle n'eſt l'effet d'aucun défaut d'organiſation, puiſqu'il n'eſt point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce diſcours, qui ne ſoit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des paſſions, les beſoins phyſiques étant les ſeules paſſions immédiatement données par la nature, & les beſoins n'étant jamais trompeurs, il eſt encore évident que le défaut de juſteſſe dans l'eſprit n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation ; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugemens ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc certain que l'inégalité d'eſprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organiſés, ne dépend nullement

(a) C'eſt-à-dire, ceux dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucuns défauts, tels que ſont la plupart des hommes.

Digitized by Google

de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (*a*) ; mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur première jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomenes qui en dépendent, je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

(*a*) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public, & si le hazard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisir presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hazard que de l'excellence de l'organisation, & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les événemens du monde, & dans lequel l'idée même du hazard se trouve comprise.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPERIENCE semble démentir mes raisonnemens, & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siecle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit ; supposons dans le gouvernement un desir vif de mettre ces dispositions en valeur ; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente ; c'est par conséquent dans les huit cents mille ames qui vivent ou qui ont long-temps vécu à Paris (*a*), qu'on doit cher-

(*a*) Qu'on parcoure la liste des grands hommes ; on

Digitized by Google

cher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différens genres des sciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes dont l'éducation & la vie s'oppose au progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfans, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont asujettis à des devoirs ou livrés à des plaisirs qui rempliſſent une partie de leur journée; si l'on ne considere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés dès leur jeunesse dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut sans inquiétude se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cens d'animés du desir de s'instruire; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir, au degré de chaleur propre à seconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talens, & qui réuniſſent ainsi deux qualités, que

verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Paschal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talens campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muses, qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines & les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient de temps en temps l'air des grandes villes.

Digitized by Google

la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables ; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur premiere jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des momens dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui de divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer ; & que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès, je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication ; & que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siecles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différens éloignemens où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnemens pareils ; qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames & sur les esprits, pourquoi ces Romains (*a*), si magnanimes, si au-

(*a*) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne res-

Digitized by Google

dacieux sous un gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous & si efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Eléamites, si lâches & si vifs du temps d'Alexandre, sous celui des Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnese, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les sciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différens peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un dialogue de Lucien : » Ce n'est point » en Grece, dit la philosophie, que je fis ma » premiere demeure. Je portai d'abord mes pas » vers l'Indus ; & l'indien, pour m'écouter, des-

---

semblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, disoient-ils, reconquis par ses vertus & sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses & ses artifices politiques ; & le pape Grégoire VII. est le César de cette seconde Rome.

Digitized by Google

» cendit humblement de ſon éléphant. Des Indes, » je tournai vers l'Ethiopie, je me tranſportai en » Egypte ; d'Egypte, je paſſai à Babylone, je » m'arrêtai en Scythie ; je revins par Thrace, je » converſai avec Orphée, & Orphée m'apporta en » Grece «.

Pourquoi la philoſophie a-t-elle paſſé de la Grece dans l'Heſpérie, de l'Heſpérie à Conſtantinople & dans l'Arabie ? Et pourquoi, repaſſant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des azyles dans la France, l'Angleterre, & juſques dans le nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome ? La tempérances de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la tranſmigration des arts, des ſciences, du courage & de la vertu, ſi ce n'eſt à des cauſes morales ?

C'eſt à ces cauſes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on eſſaie envain d'expliquer par le phyſique. Tels ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la ſupériorité de certains peuples dans certains genres de ſciences ; ſupériorité qu'on ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jetter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'est dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits ? Ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois appaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'on nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin ? Ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ;

Digitized by Google

la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir ; plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre : & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (a). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes ; telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char ; & ne s'y asseyoit jamais

(a) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, & la lâcheté le plus punie.

Digitized by Google

qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser (a). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfans. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomenes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, & qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur, il faut maintenant, pour prévenir toute objection, & jetter plus de jour sur une matiere si importante, distinguer deux especes de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espece de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour à voir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut, l'avarice fascinera ses yeux ; il

(a) *Voyez l'histoire critique de la philosophie.*

Digitized by Google

attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger disparoîtra ; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux ; celui-là, parce qu'il se croit *dur* ; un troisieme, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & sans crainte, de Paris à Versailles ? Cependant la mal-adresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidens plus communs, & par conséquent plus à craindre, qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent chaque instant à l'esprit l'image du péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance,

Digitized by Google

qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que seuls & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire, la mort sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Asie, les échauffer d'*opium* ; en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir ou par le bruit du tambour ou par les cris qu'on leur fait jetter *(a)*. C'est par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit *(b)* ou sur l'échaffaud, considerent la mort d'un œil tranquille. Quelle

---

(a) Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses, *Réveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins de danger.

En parlant d'un peuple nommé les Arles, qui se peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoyoit que confusément.

(b) Si les jeunes montrent en général plus de courage au lit de la mort, & plus de foiblesse sur l'échaffaud que les vieillards, c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir : & que, dans le second ils font une plus grande perte.

foiblesse

Digitized by Google

foibleſſe ce maréchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne monta-t-il pas au ſupplice ?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent ; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il aſſaſſine Céſar, il leve une armée, attaque, combat Octave ; il eſt vaincu, il ſe tue : la vie lui eſt inſupportable ſans la liberté de Rome.

Quiconque eſt ſuſceptible de paſſions auſſi vives, eſt capable des plus grandes choſes ; non-ſeulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes qui ſe donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux ; la plupart ſeroient ſans courage dans les tortures : ils n'ont point aſſez de vie & de force en eux pour en ſupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eſt point, en eux, l'effet d'une paſſion forte, mais de l'abſence des paſſions ; c'eſt le réſultat d'un calcul par lequel ils ſe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or, cette diſpoſition de leur ame les rend incapables des grandes choſes. Quiconque eſt dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Auſſi, parmi tant de Romains qui ſe ſont volontairement donné la mort, en eſt-il peu qui, par le maſſacre des tyrans, aient oſé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit le palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hom-

Digitized by Google

mes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espece de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stylet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manieres différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience; rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examinateur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celle du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinoceros & ses éléphans. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente

Digitized by Google

des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celles des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes : mais alors, toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire : on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrazins descendre en foule des sables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusques dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrazins briser d'une main victorieuse les étendards des croisées ; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas, & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrerent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains qui porterent leurs armes victorieuses jusques dans la Sarmatie, & les isles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi ; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérans & conquis ; si, comme l'histoire nous l'ap-

Digitized by Google

prend, les peuples du ſeptentrion (*a*) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le ſont à l'âpreté des froids du nord, & s'ils font la guerre avec un déſavantage égal dans des climats trop différens du leur; il eſt évident que les conquêtes des ſeptentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats, & qu'on chercheroit en vain dans le phyſique la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérans de l'Europe, c'eſt que des peuples féroces & encore ſauvages (*b*) tels que l'étoient alors les ſeptentrionaux, ſont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire,

---

(*a*) Tacite dit que, ſi les ſeptentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

(*b*) Olaüs Vormius, dans ſes *Antiquités Danoiſes*, avoue qu'il a tiré la plupart de ſes connoiſſances des rochers du Dannemark, c'eſt-à-dire, des inſcriptions qui y étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'hiſtoire & de chronologie qui compoſoit preſque toute la bibliotheque du nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque événement, on ſe ſervoit de pierres brutes, d'une groſſeur prodigieuſe; les unes étoient jettées confuſément, on donnoit aux autres quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux princes & aux héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſemens & d'armures qu'on en tire.

Digitized by Google

comme l'étoient (a) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguer l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la mollesse des Asiatiques que les Romains dûrent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, & non à la température particuliere des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des septentrionaux.

(a) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes, c'est depuis qu'instruits par les Romains, dans le commerce, ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons ; ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

De l'eſclavage, du génie allégorique des Orientaux.

EGALEMENT frappés de la peſanteur du deſpotiſme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples ſoumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des deſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une religion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'hiſtoire : on ſait que l'Aſie a nourri des nations très-belliqueuſes ; que l'amour n'amollit point le courage (*a*) ; que les nations les plus ſenſibles à ſes plaiſirs ont, comme le remarque Plutarque & Platon, ſouvent été les plus bra-

(*a*) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération ; ils leur croyoient quelque choſe de divin, les admettoient dans leurs conſeils, & délibéroient avec elles ſur les affaires d'état. Les Germains en uſoient de même avec les leurs ; les déciſions des femmes paſſoient, chez eux, pour des oracles. Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia* & pluſieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la ſociété des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur ſageſſe dans les conſeils.

Digitized by Google

ves & les plus courageuſes ; que le deſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempérament (*a*) des Aſiatiques ; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus ſeptentrionales, une religion abſolument ſemblable à celle du prophete de l'orient (*b*).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi j'oſe le dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans la poſition phyſique des peuples de l'orient, la cauſe de leur ſervitude : en conſéquence, on a regardé le midi comme une vaſte plaine dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la géographie : on ſait que le midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes ; que le nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondemens du deſpotiſme oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, & par conſéquent à l'hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant, les nations perdent inſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'eſclavage. Or,

---

(*a*) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les ſeptentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même choſe.

(*b*) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

Digitized by Google

les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent, par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme, parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espece de gouvernement, & la forme que tout état conserve jusqu'à son entiere destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se poliçant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de siecles, se changent en déserts; les plaines, où s'étendoient des villes immenses, où s'élevoient des édifices somptueux, se couvre peu à peu de forêts où se réfugient quelques familles, qui insensiblement réforment de nouvelles nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves; & si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres, c'est que ces nations sont plus nouvellement policées; c'est que, du tēmps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des especes de sauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siecles & par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avili assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de gé-

Digitized by Google

nérosité. (a) Si les nations de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espece d'esprit & de talens, qui fait encore regarder la stupidité de cerains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; & que, si toutes nos idées, comme l'a démontré M. Locke, nous viennent par le sens, les septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les orientaux, tous par conséquent ont, par leur con-

(a) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges; il s'y présente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & assez lâche pour le livrer?* A cette question, le tribunal se tait, se leve & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux. Un Turc n'établit point chez lui de manufacture; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse que, dans un cas pareil, fit un seigneur Anglais à ceux qui l'accusoient de trop de bonté: *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais comme vous que la misere a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur, & je rends grace au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux*

Digitized by Google

formation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, & par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit & de caractere qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que ces orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où par conséquent la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblême, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets, & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les peuples & les souverains, qu'un philosophe indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer, que si, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (*a*).

(*a*) Les vizirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux Souverains. » Un roi de Perse en colere dépossa son grand vizir, & » en mit un autre à sa place; néanmoins, parce que d'ail- » leurs il étoit content des services du dépossé, il lui dit » de choisir dans ses états un endroit tel qu'il lui plai- » roit, pour y jouir le reste de ses jours avec sa famille, » des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. Le » vizir lui répondit: *Je n'ai pas besoin de tous les biens* » *dont votre majesté m'a comblé, je la supplie de les re-*

Digitized by Google

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; ces exemples feroient, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares ? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose, & ferme la bouche aux historiens (*a*),

---

» *prendre, & si elle a encore quelque bonté pour moi, je* » *ne lui demande pas un lieu qui soit habité. je lui de-* » *mande avec instance de m'accorder quelque village désert,* » *que je puisse repeupler & rétablir avec mes gens, par mon* » *travail, mes soins & mon industrie.* Le roi donna ordre » qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les deman- » doit ; mais après une grande recherche, ceux qui en » avoient eu la commission, vinrent lui rapporter qu'ils » n'en avoient pas trouvé un seul. Le roi le dit au vizir » dépositaire, qui lui dit : *Je savois fort bien qu'il n'y avoit* » *pas un seul endroit ruiné dans tous les pays dont le soin* » *m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que* » *votre majesté sût elle-même en quel état je les lui rends,* » *& qu'elle en charge un autre qui puisse lui en rendre un* » *aussi bon compte.* «

Galland. *Bons mots des Orientaux.*

(*a*) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres qui, dans les siecles précédens, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de des-

Digitized by Google

si la puissance n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des rois (a).

---

cendans souvent aussi coupables que leurs ancêtres; comment en ces pays, un ministre feroit-il le bien public? Quels obstacles ne mettroient point à ces projets des gens puissans, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces gouvernemens, oser demander des vertus à un citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchans; c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien & dit la vérité.

(a) Le tribunal d'histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres, tout ce qui se passe & se dit au-dedans, c'est-à-dire, toutes les actions & les discours du prince, des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe, & la jette, sans la communiquer à ses confreres dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, M. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong dont il étoit le général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme. (Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, & la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, & nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement pour remplacer la perte des premiers. Le général, instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Aussitôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite

Digitized by Google

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédans de college, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Liſbonne ou de Conſtantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets (a) le deſpotiſme n'ait tari les ſources de l'éloquence ? Sa force conſiſte principalement dans

---

du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une ſédition ; il rétablit le tribunal de l'hiſtoire.

Les annales de la dynaſtie de Tang rapportent un autre fait à ce ſujet. Tai-t-ſong, deuxieme empereur de la dynaſtie des Tang, demanda un jour au préſident de ce même tribunal, qu'il lui fît voir les mémoires deſtinés pour l'hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des ſouverains ; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi !* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes. ſi j'en commettois ? ... Il ne ſeroit pas*, reprit le préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois ; mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

(a) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiere jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit M. l'abbé de la Bletterie, un homme de génie, & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fût entré dans le monde ſous le regne de Néron.

Digitized by Google

la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires ; dans cet hypotheſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline ſeroit reſté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre, il avoit à réveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance : & comment un ſujet ſi intéreſſant pour les maîtres du monde n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la morale, de la métaphyſique, de la juriſprudence, de la politique, enfin de toutes les ſciences intéreſſantes pour l'humanité ; les orientaux doivent en conſéquence être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la poſtérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grece est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différens des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractere des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays le génie du gouvernement fait le génie des nations (*a*). Or, sous

(*a*) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, & la font en conséquence ou triste, ou gaie, ou grossiere, ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût français, & qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractere d'une nation, les changemens arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les Français étoient gais, ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation française ne peut être gaie, puisque la classe des payfans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai : qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte S. Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois : que

Digitized by Google

la forme de la république, quelle contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grece, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux dieux ; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes traités acromatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.*

---

l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris ; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques uns de ceux qui en ont été chargés : que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté, qui souvent a besoin d'être animée par le vin : & qu'enfin la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fêtes aux Porcherons ou sur les Boulevards : le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance ; & le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme : connoissance tou-

Digitized by Google

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On sait que Ptolomée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, & députa vers lui des ambassadeurs ; que les Athéniens éleverent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour ; vous y serez utile non-seulement à un grand roi, mais encore à toute la nation Macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes en donne au peuple. Adieu.* Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faste, de la pompe & des plaisirs qui environnent les rois, il est beau de desirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions : si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.*

Au reste, ce n'étoit pas à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit si précieux à la Grece, que, sous peine de mort & par une loi expresse, Athenes leur défendoit de s'embarquer (*a*). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient

---

jours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits ; l'indigence les cede.

(*a*) Un poëte est aux isles Mariannes regardé comme une homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

Digitized by Google

pas moins sensibles que les autres Grecs (*a*) aux beautés des arts & des sciences. Passionnés pour la poésie, ils attirerent chez eux Archiloque, Xenoname, Xenocrite, Polymneste, Sacados, Periclite, Phrynis, Timothée (*b*) : pleins d'estime pour les poésies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter; c'étoit, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : » Quiconque, dit » Platon, conserve avec un Lacédémonien, fût-ce » le dernier de tous, peut lui trouver l'abord grossier : mais, s'il entre en matiere, il verra ce même » homme s'énoncer avec une dignité, une précision, » une finesse, qui rendront ses paroles comme autant de traits perçans. Tout autre Grec ne paroîtra, près de lui, qu'un enfant qui bégaie... « Aussi leur apprenoit-on, dès la premiere jeunesse, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées, ils joignissent les graces & la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours

(*a*) A la vérité, ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chasserent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple grossier.

(*b*) Les Lacédémoniens, Cyntehon, Dionysodote, Areus & Chilon, l'un des sept sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La poésie lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

Digitized by Google

courtes & justes, fussent pleines de sel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, répondoient mal ou ne répondoient rien, étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte, comme le seroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi, rien n'en imposoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit dans sa jeunesse affranchi de toute crainte; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténebres: moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat dans un pays tel que la Grece, où l'on leur rendoit un hommage si général & si constant? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubois, que, dans certains siecles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes comme des volées d'oiseaux rares. On allegue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (*a*) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constans. Après quelques siecles d'ignorance, le terrein des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire de vrai-

(*a*) Les souverains sont sujets à penser que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à se former ne se dissipent qu'avec lenteur; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

Digitized by Google

ment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savans. Tel étoit le siecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savans qui les avoient précédés dans la carriere des sciences & des arts : carriere où ces mêmes savans n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1534, où François premier fait *les plus expresses défenses d'user de médisance & d'invectives contre Aristote (a)*, & les vers que Charles IX adresse à Ronsar *(b)*.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est, qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horison, s'évanouissent & laissent la nature dans une nuit plus profonde ; les arts & les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparoître, &

(a) Dans les plus beaux siecles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis son portrait en regard avec celui de JESUS-CHRIST ; quelque-uns ont avancé, dans des theses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissemens. On lui immola plusieurs critiques, & entr'autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *Censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorans par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalerent contre Ramus & le firent exiler.

(b) Voici les vers que le monarque écrivoit au poëte.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que le corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Digitized by Google

les abandonner aux ténebres de l'ignorance. Les ſiecles les plus féconds en grands hommes ſont preſque toujours ſuivis d'un ſiecle où les ſciences & les arts ſont moins heureuſement cultivés. Pour en connoître la cauſe, ce n'eſt point au phyſique qu'il faut avoir recours : le moral ſuffit pour nous la découvrir. En effet, ſi l'admiration eſt toujours l'effet de la ſurpriſe, plus les grands homme ſont multipliés dans une nation, moins on les eſtime, moins on excite en eux le ſentiment de l'émulation ; moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reſtent éloignés. Après un tel ſiecle, il faut ſouvent le fumier de pluſieurs ſiecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc, que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on peut, dans les ſciences & dans les arts, attribuer la ſupériorité de certains peuples ſur les autres ; & qu'il n'eſt point de nations privilégiées en vertu, en eſprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dépendoit de la différente température des pays divers, il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cet égard la plus favoriſée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande ſupériorité ſur toutes les autres. Or l'eſtime qu'en fait d'eſprit ont tour-à-tour obtenues les différentes nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les cauſes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénomenes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai que, s'il n'eſt aucun peuple au-

Digitized by Google

quel la température particuliere de ſon pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, ait juſqu'à préſent donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples, on pourroit du moins ſoupçonner que les petites différences qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une nation, n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits (a). Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre les problêmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres ? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près ſemblable à celui des autres, n'a qu'un eſprit à peu près pareil au leur : c'eſt que, dans un homme, le génie ſuppoſe une vie ſtudieuſe & appliquée ; & qu'une vie ſi différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'eſprit, dit-on, eſt-il plus commun dans ce ſiecle que dans le ſiecle précédent ? Et pourquoi le génie y eſt-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrſe, & ſi peu qui ſoient animés de l'eſprit du Dieu qui le porte ? C'eſt que les gens de

(a) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes que j'appelle communément bien organiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légere, qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques ; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

Digitized by Google

lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jetter dans le monde: ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'esprit: mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'esprit, & qui nous apprennent que, semblables aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action: si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en seroit-il aucun qui excellât dans des arts tels que la poésie, la musique & la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas: & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques instans qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité; c'est que, dans un art dont il n'a pas fait

Digitized by Google

l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier ? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands hommes, les grands miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares ? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de génie au miniſtere. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrêmement rare chez tous les peuples, eſt preſque impoſſible dans les pays où le mérite ſeul n'éleve point aux premieres places. C'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, & peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux; tous les autres, & même quelques-uns des plus célebres dans l'hiſtoire, & dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractere (*a*), plus qu'à celle de leur eſprit, qu'ils

(*a*) Les caracteres forts, & par cette raiſon ſouvent injuſtes, ſont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choſes que de grands eſprits ſans caractere. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caracteres ſont plus communs que les grands eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractere, n'eſt encore qu'un moyen d'acquérir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cents miniſtres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractere, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours ſûr de trouver un grand eſprit; ſuppoſé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

doivent

Digitized by Google

doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus qu'ont laissé les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice, & les Charles-Quint, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou secondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé. (*k*) Aussi tout l'art de l'éducation consiste à

(*k*) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit, mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siecle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est

Digitized by Google

placer les jeunes gens dans un concours de circonſtances propres à développer en eux le germe de l'eſprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette concluſion, mais le ſeul deſir du bonheur des hommes. J'ai ſenti & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, & par conſéquent de bonheur dans la ſociété; & combien la perſuaſion où l'on

---

preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours ne remercie avec complaiſance la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil lutte longtems contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte que lorſqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naiſſance que le grand ſeigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus ſenſé: ſes inférieurs n'ont que trop ſouvent à ſe plaindre de la ſotte hauteur dont on accuſe les grands ſeigneurs: la juſteſſe de ſon jugement n'eſt donc qu'un effet de ſa vanité: c'eſt que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raiſonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-deſſus établis, en les ſuppoſant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre ſans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la pareſſe nous irrite contre toute idée neuve qui nous impoſe la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partiſans que parmi ceux des gens d'eſprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoit ſenti l'aiguillon de l'envie, ſaiſiſſent avidement le vrai partout où ils l'apperçoivent. Eux ſeuls, comme je l'ai déja dit, rendent témoignage à la vérité, la préſentent, la font percer & l'établiſſent dans le monde; c'eſt d'eux ſeuls qu'un philoſophe peut attendre quelque éloge: la plupart des autres hommes ſont des juges corrompus par la pareſſe ou par l'envie.

Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problême, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à *l'esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisans pour surmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER, ... *pag.* 1

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en donnant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de fineſſe de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivans, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

Digitized by Google

CH. II. *De la fineſſe des ſens*, 7

CH. III. *De l'étendue de la mémoire*, 10

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 20

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organiſés, du degré d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées : on obſerve enſuite que l'attention eſt une fatigue & une peine à laquelle on ſe ſouſtrait toujours, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion propre à changer cette peine en plaiſir ; qu'ainſi la queſtion ſe réduit à ſavoir ſi tous les hommes ſont, par leur nature, ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit. C'eſt pour parvenir à cette connoiſſance, qu'on examine, dans le chapitre ſuivant, quelles ſont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agiſſent ſur notre ame*, 39

Ces forces ſe réduiſent à deux : l'ame, qui nous eſt communiquée par les paſſions fortes ; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce ſont les effets de cette derniere force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puiſſance des paſſions*, 46

On prouve que ce ſont les paſſions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés*, 54

CH. VIII. *Que l'on devient ſtupide dès qu'on ceſſe d'être paſſionné*, 63

Digitized by Google

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous donent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous doner de cette espece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'origine des passions*, 70

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité ; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'avarice*, 74

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur ; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif du plaisir, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'ambition*, 78

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font desirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir des plaisirs physiques, pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux ?*

Digitized by Google

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'orgueil*, 91

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé; & qu'on ne desire d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure: avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'amitié*, 97

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions*, 108

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédens, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

Digitized by Google

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu*, 115

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jetter plus de jour sur cette matiere, que l'on considere, en particulier, & les gouvernemens despotiques & les états libres, & enfin les différens effets que doit produire la forme différente de ces gouvernemens. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois*, 126

CH. XVIII. *Principaux effets du despotisme*, 133

On prouve, dans ce chapitre, que les visirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces visirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les peuples, entretiennent l'ignorance des visirs; second effet du despotisme*, 140

Digitized by Google

CH. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle ; troisieme effet du despotisme*, 144

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire ; quatrieme effet du despotisme*, 150

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matiere, que c'est uniquement de la forme particuliere des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu : &, pour ne laisser rien desirer sur ce sujet, l'on examine dans les chapitres suivans la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu*, 154

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes*, 159

On prouve, dans ce chapitre, que la production

Digitized by Google

des grands hommes eſt, dans tout pays, l'effet néceſſaire des récompenſes qu'on y aſſigne aux grands talens & aux grandes vertus; & que les talens & les vertus ne ſont, nulle part, auſſi récompenſés que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CH. XXIV. *Preuve de cette vérité*, 164

Ce chapitre ne contient que la preuve de la propoſition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette concluſion : c'eſt qu'on peut appliquer à toute eſpece de paſſions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'eſt point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions, dont certains peuples paroiſſent ſuſceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres ſuivans, que la force des paſſions des hommes eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet*, 168

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthouſiaſme des paſſions.

CH. XXVI. *De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles*, 176

On prouve, dans ce chapitre, que les paſſions peuvent s'exalter en nous juſqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes, par conſéquent, ſont ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe,

Digitized by Google

& les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'Eſprit : qu'ainſi la grande inégalité d'Eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent & de l'enchaînement inconnu des diverſes circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. Dans les chapitres ſuivans, on examine ſi les faits ſe rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis.* 183

Le premier objet de ce chapitre eſt de montrer que les nombreuſes circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, ſe trouvent ſi rarement réunies, qu'en ſuppoſant, dans tous les hommes, d'égales diſpoſitions à l'Eſprit, les génies du premier ordre ſeroient encore auſſi rares qu'ils le ſont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'eſt uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des Eſprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on eſſaieroit d'expliquer par le phyſique une infinité de phénomenes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les cauſes morales. Telles ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples, & enfin la ſupériorité de certaines nations dans certains genres de ſciences ou d'arts.

CH. XXVIII. *Des conquêtes du peuple du nord*, 188

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des ſeptentrionaux.

Digitized by Google

eſt que le génie & la vertu ſont de purs dons de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'eſt pour jetter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

Fin du ſecond Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FEB - 1 1968 ILL.

CANCELLED

184823

Digitized by Google

Digitized by Google